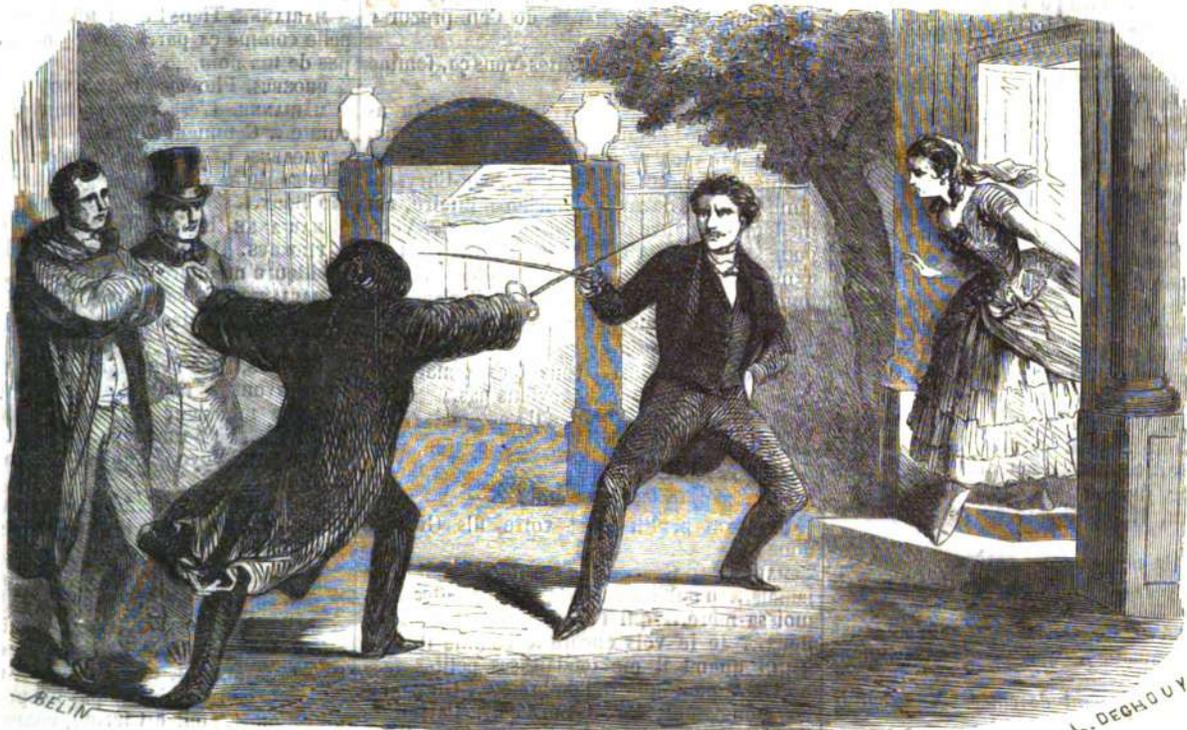


5



L'ENFANT DE LA HALLE

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PAR

MM. CHOLER FRÈRES ET EUGÈNE VACHETTE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES, LE 8 NOVEMBRE 1854.

(Directeur : M. D'HILTEBRUNER.)

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

GEORGES DUPUIS.....	MM. JULIAN.	VERMINOT.....	MM. THOUVENOT.
TOURNILLON.....	RENAUD.	UN GARÇON DE RESTAURANT.....	ALBERT.
DUPLAN.....	A. PLUM.	MARIANNE.....	M ^{mes} ANGELINA LEGROS.
ÉDOUARD DE BELVAL.....	DALIAS.	MIGNONETTE.....	ADÈLE.
SIGISMOND D'ARCOURT.....	CHEVALIER.	M ^{me} DURESNEL.....	HENNECART.
LE DOCTEUR BERTRAND.....	ARISTE.	LA MÈRE PASCAL.....	LUCKNER.
PHOEBUS.....	GASTINEAU.	BENJAMIN.....	LECIÈNE.

Amis de Georges, Invités à la noce, Masques et Dominos, Recors, Marchandes à la Halle, Acheteurs et Acheteuses, etc.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

u les traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, on ne peut représenter, réimprimer ni traduire cette pièce à l'étranger, sans l'autorisation des Auteurs et Editeur.

ACTE I.

La halle au poisson. — *A droite*, la fin de l'auvent qui abrite les marchandes; au premier plan (face au public), la boutique de Marianne; au deuxième, celle de la mère Pascal. — *A gauche*, un marchand de vins restaurateur; au premier plan (face au public), une fenêtre devant laquelle est une table d'écaillère; deuxième plan, la porte du restaurant; troisième plan, une table. Au premier étage, un cabinet de société avec fenêtre praticable. — *Au fond*, la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, assise à sa place sous l'auvent des marchandes; LA MÈRE PASCAL, assise après elle; MARCHANDES DE POISSON, ACHETEURS et ACHETEUSES.

CHOEUR DES ACHETEURS.

AIR : Sans délai, etc.

Pour être des mieux servis

Nous avons fait diligence
Maintenant l'heure s'avance
Regagnons notre logis.

(Ils sortent.)

MARIANNE, comptant. Queue de saumon, du vingt-six, soles du vingt-trois, barbue du dix-neuf... Total de l'ancienne note deux cent deux francs... Bigre! et le carême n'est pas fini... (Elle continue bas.)

LA MÈRE PASCAL, à une femme. Voyez, madame... soles, turbots, ça vient d'arriver.... Ah ben, oui, tâchez: la voilà qui marchande des moules.... Vous mettez ça dans le cabas qui vous sert de coiffure, médème. (Bruit au-dehors.)

MARIANNE. Qu'est-ce qu'il y a donc par là, mère Pascal?

LA MÈRE PASCAL. C'est rien... c'est des femmes du marché aux herbes qui s'interpellent... Elles ont le verbe si haut dans les légumes....

SCÈNE II.

LES MÈMES, VERMINOT, entrant à gauche; MARCHANDES, qui le poursuivent en criant après lui.

CHOEUR.

Air de Kriesel.

Le courroux nous enflamme!
C'est vraiment odieux!
Punissons cet infâme!
Arrachons-lui les yeux.

LES MARCHANDES. C'est une horreur... c'est une infamie!...

VERMINOT. Voyons... voyons, mesdames... pas toutes à la fois... vous finiriez par me rendre sourd.

LA MÈRE PASCAL. C'est vrai ça. (Avec dignité.) Vous êtes à la halle, et vous braillez, sans comparaison, comme si que vous seriez à la Bourse!

VERMINOT. Madame Pascal a raison... et je suis prêt à la prendre pour juge...

MARIANNE. Et tu as tort, mon gars. (*Cris d'indignation des marchandes.*)

PASCAL. Taisez donc vos becs, vous.

MARIANNE. Encore quelque pauvre diablesse à qui tu auras prêté cent sous hier et qui ne peut pas te rendre six francs aujourd'hui.

VERMINOT. Mais, madame, je ne force personne, et mes clientes ne se plaignent pas ordinairement.

MARIANNE. Parce qu'elles ont besoin de toi... Mais moi, heureusement, je peux me donner la satisfaction de te dire ce que tout le monde pense : Monsieur Verminot, vous n'êtes qu'une canaille, quand tu fais ton usure avec le riche ; mais quand tu la fais avec le pauvre, tu es mieux que ça, tu es un voleur.

LES MARCHANDES. Bravo ! très-bien !

MARIANNE. Ouf ! mets ça dans ta poche et ton mouchoir dessus, crainde de le perdre, comme disait cet ancien acteur.

VERMINOT, furieux. Madamé !

MARIANNE. Il fallait que ça parte... c'est parti.

PASCAL. On ne court pas après.

VERMINOT, furieux. Si vous n'étiez pas une femme...

PASCAL. Avise-toi de lui manquer de respect, et je t'aplatis les joues avec mes limandes... infirme !

VERMINOT, bégayant de colère. Vous me le paierez, madame Tournillon !

MARIANNE. Bah ! je me fiche de toi.

VERMINOT. Vous me le paierez, je ne vous dis que ça.

REPRISE DU CHOEUR.

Le courroux nous enflamme,
C'est vraiment, etc.

(*Verminot sort poursuivi par les huées des marchandes.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MIGNONETTE.

MIGNONETTE, entrant de l'autre côté. Bon ! des cris, du tapage... je reconnais les lieux qui m'ont vue naître.

MARIANNE. Tiens ! c'est Mignonette, la fille à la mère Giroux... Bonjour, m'n enfant... par quel hasard que tu flânes par ici, à ce matin, toi ? On va donc déjeuner sans huitres aujourd'hui, au café du Périgord, là où que t'es écailleuse ?

MIGNONETTE. Là où que j'étais écailleuse, vous voulez dire...

MARIANNE. Comment ! une si bonne place... tu l'as quittée.

MIGNONETTE. Que voulez-vous ?... il venait tant de monde dans ce restaurant... (*Avec un soupir.*) Ah !...

PASCAL. Eh bien ! tant plus qu'il y a de monde, tant plus qu'il y a d'huîtres...

MIGNONETTE. Je ne dis pas ; mais c'est que, dans ce monde-là, il y a de beaux jeunes gens qui mettent leur œil à une fenêtre pour vous regarder et qui ne se gênent pas pour vous faire un tas de compliments...

PASCAL. A-t-on vu ?... Non ! c'est qu'il y en a qui se figurent qu'en demandant une douzaine de mollusques, ils ont droit à la marchande par-dessus le marché. (*Elle remonte.*)

MIGNONETTE. Ça vous donne des distractions, la tête travaille, l'orgueil s'en mêle, et alors...

AIR : Tu ne vois pas...

M'en croyant quitte à tout jamais,
Dans la doux espoir d'être riche,
Pour suivre celui que j'aimais
J'abandonnai couteau, bourriche,
Par malheur, l'objet de mon choix
Possède une telle bêtise,
Qu'il m'a fait penser bien des fois
A mon ancienne marchandise.

MARIANNE. Tant il y a, m'n enfant, que tu n'as plus de place ? eh bien ! c'est moi, femme Tournillon, qui me charge de t'en procurer une autre.

MIGNONETTE. Comment dites-vous ça, femme Tournillon ?

MARIANNE. Ah ! c'est vrai... quand tu as quitté la halle, j'étais encore la veuve Dupuis, du nom de mon premier... mais aujourd'hui, je suis l'unique et légitime de Jean-Chrysothème-Isidore Tournillon, ancien militaire, actuellement maître d'armes, et écuyer... Voilà pour le physique ; quant au moral... c'est un agneau, poli avec le sexe... aimable avec les hommes... mais un lion quand il s'aperçoit qu'on prétend le mécaniser ; au total, un amour de créature...

MIGNONETTE. Ainsi, vous êtes remariée... pour de vrai ?... Je n'en reviens pas...

MARIANNE. Et pourquoi, s'il vous plaît ?...

MIGNONETTE. Damé !... est-ce que vous n'aviez pas quelqu'un.

MARIANNE, tressaillant. Moi ?

MIGNONETTE. Eh ben ! votre fils Georges donc ?...

MARIANNE. Georges ! fais-toi... ne m'en parle jamais... tu oublies donc qu'il m'a plantée là... moi sa mère... qui l'avais élevé sur mes genoux... Je le vois encore... comme il était gentil quand il me tendait ses petites menottes... pour que je l'embrasse... Oui, mais en grandissant, c'était plus ça... J'ai eu de l'ambition pour lui, bête que j'étais... Voilà comme nous sommes toutes... Je l'ai mis dans un collège... je lui ai fait apprendre le latin, le grec et tout le tremblement... et en même temps on lui a appris à mépriser sa mère... à manger le turbot au lieu de le vendre... et d'un bon marayeur, on m'a fait un mauvais dandy...

PASCAL. Écoutez donc... ce pauvre garçon !... s'il avait l'odorat délicat et s'il trouvait que la marée ça ne sent pas le jasmín...

MARIANNE. L'odorat... mais le plus beau de son nez en est fait du poisson de mer. (*Pascal remonte vers son étalage.*)

MIGNONETTE. Tant il y a qu'il a décampé, et que vous ne savez pas ce qu'il est devenu...

MARIANNE. Non, m'n enfant... Oh ! j'ai bien pleuré, va... et dans les premiers temps, s'il était revenu, je crois que j'aurais été capable de lui dire : Mange tout, prends tout, je travaillerai double...

MIGNONETTE, à part. Pauvre femme !

MARIANNE. Mais, tiens, ne parlons plus de ça... Je t'ai promis une place... Va-t'en chez le restaurant en face et présente-toi de ma part.

MIGNONETTE. J'y vas, mère Dupuis... non, mère Tournillon ; mais c'est égal... je sens là que je n'étais pas née pour être écailleuse... faut qu'il y ait eu erreur le jour de ma naissance.

SCÈNE IV.

MARIANNE, LES MARCHANDES, puis PHOEBUS, entrant par la gauche.

MARIANNE, pensive. Allons, c'est plus fort que moi... J'ai beau me dire que c'est fini, ça n'empêche pas que quand on me parle de lui, de Georges, ça me bouleverse pour toute la journée. (*Elle regagne lentement sa place. Phoebus, en livrée du matin élégante, examine depuis quelques instants les étalages, comme pour faire son choix.*)

PASCAL. Achetez-moi donc quelque chose, monsieur, c'est frais comme l'œuf, et exempt d'odeur...

PHOEBUS, d'un ton précieux. La marée n'a vraiment de moelleux, que dans les conditions que vous venez d'énumérer, le parfum ne lui sied pas.

PASCAL. Oh ! ce moderne !...

PHOEBUS, s'approchant de Marianne. Eh ! c'est cette bonne madame Tournillon !

MARIANNE. Tiens ! c'est toi, l'enfié ! Je t'appelle comme ça parce que je ne me souviens pas de ton nom...

PHOEBUS. Phoebus ! tout à votre service !

MARIANNE. C'est comme ton maître... ton comte... Comment s'appelle-t-il ?

PHOEBUS. Le comte d'Abrados... colonel au service du Mexique... un grand seigneur bien moelleux...

MARIANNE. Est-il bête, avec son moelleux !

PHOEBUS. Du reste, monsieur le comte a meilleure mémoire que vous...

MARIANNE. Ça se trouve joliment... tout à l'heure je dressais le sien... de mémoire... (*Elle se lève.*)

PHOEBUS, sans l'entendre. Aussi vous voyez, nous avons à traiter aujourd'hui quelques amis de monsieur le comte... des gentils-hommes... bien moelleux... et tout de suite... me voici... Voyons ! qu'est-ce que vous avez ce matin.

MARIANNE. J'ai retenu chez le facteur deux saumons... Oh ! mais là... des vrais saumons. Donne-moi ton quibus...

PHOEBUS, se fouillant. Ah ! mon Dieu !... que je suis étourdi !

MARIANNE. Bien, je te vois venir, veux-tu que je te dise, mon petit chat ? T'es bien gentil, bien mignon, ton maître est un homme de goût. Mais je n'aime pas les puffs, et crêdit est mort, l'œil est fermé, comme disait cet ancien acteur.

PHOEBUS. Ah ! madame Tournillon ! c'est un procédé bien peu moelleux.

SCÈNE V.

LES MÊMES, TOURNILLON ; il est en costume moitié bourgeois, moitié militaire, il est décoré, il arrive par la gauche, portant, dans un bol couvert, le déjeuner de sa femme.

TOURNILLON. Bonjour, la femme.

MARIANNE. Tiens ! v'là mon époux ! Par quel hasard qu'on te voit par ici à ce matin, vieux chéri ?

TOURNILLON. C'est pas l'hasard ; c'est une attention... histoire de t'apporter ton café, et de prendre des nouvelles de ta santé...

MARIANNE. Amour d'homme, va ! c'est égal, tu as tort ; Tournillon, tu me gâtes, tu finiras par faire de moi une petite maîtresse.

TOURNILLON. Il n'y a pas de danger, femme rare... Prends ton café pendant qu'il est chaud. (*Marianne prend le bol sur ses genoux, et mange.*)

PHOEBUS. Mangez doucement, madame... là, bien tranquillement... et puis mettez donc ce petit banc sous vos pieds.

MARIANNE. Ah ! ça ! est-ce que tu ne vas pas me fiche la paix, toi, avec tes giries ? (*Elle le pousse.*)

TOURNILLON. S'il m'était permis d'exprimer mon opinion, femme rare, je dirais que tu as tort de tarabuster ce jeune pékin... Il a l'air bête, mais poli.

MARIANNE. Bah ! c'est un rafalé...

TOURNILLON. Possible... mais il est poli.

MARIANNE. C'est à-dire que tu me conseilles de l'écouter ?...

TOURNILLON. Je ne te conseille pas... Tout ce que je peux dire, c'est que ce paroissien-là est poli...

MARIANNE, à elle-même. Au fait, c'est une bonne pratique... (*A Phoebus.*) Allons ! avance ici, clampin... Je te vas encore te lâcher un saumon, mais c'est le dernier... et, si tu ne me payes pas la première fois ma note...

PHOEBUS. Vous avez ma parole...

TOURNILLON. Suffit !... le militaire ne connaît que l'exactitude et la subordination, et parole donnée, ça vaut de l'argent ou des coups, je ne te dis que ça.

PHOEBUS, *à part*. Quel brutal!... J'irai me fournir ailleurs.

TOURNILLON. Allons! la femme, prends mon bras, et en route.

MARIANNE, *à Phoebus*. Attends ici, mon gars... je te rapporé ton affaire. *(Elle sort avec Tournillon.)*

ENSEMBLE.

Air du *Portrait du Diable*.

MARIANNE, TOURNILLON.

Dès demain, je t'invite
A venir, mon petit,
Me payer au plus vite,
La Sans quoi plus de crédit.

PHOEBUS.

Partez, revenez vite,
Et dès demain, c'est dit,
Envers vous je m'acquitte;
Je tiens à mon crédit.

SCÈNE VI.

PHOEBUS, *seul*.

Ouf! ce n'est pas sans peine... mais je tiens mon saumon, et monsieur le comte sera content. *(Regardant à droite.)* Mais je ne fais pas erreur!... C'est bien lui... avec ses illustres amis, qui viennent sans doute s'encanailler dans quelque cabaret. Eh! vite, achevons notre marché et songeons que ces aimables hommes auront fait ce soir. *(Il sort à gauche.)*

SCÈNE VII.

BELVAL, DUPLAN, SIGISMOND, BERTRAND, puis GEORGES; ils arrivent gaiement par la droite.

ENSEMBLE.

Air :

Sachons nous réjouir
La folie
En cet instant nous convie
Au plaisir.

SIGISMOND. Ah ça, je ne vois pas Georges?

BERTRAND. Le voici qui arrive.

DUPLAN. C'est sans doute l'odeur du poisson qui l'empêche de marcher.

GEORGES, *entrant*. Ah! Sigismond, quelle idée as-tu de nous faire patauger dans cet ignoble quartier?

SIGISMOND. C'est une fantaisie.

DUPLAN. Et un défi... Une guerre à mort entre les hultres et nous. *(A Georges.)* On dirait que tu es fâché d'être venu, Georges?

GEORGES, *après avoir jeté un coup d'œil du côté de l'étalage de Marianne*. Tais-toi donc, mon petit, la preuve qu'il me plaisait de venir ici, c'est que m'y voilà.

DUPLAN. Oh! nous savons, mon bon Georges, que tu as un caractère de fer.

GEORGES. Ajoute que j'ai le tempérament du même métal, et tu auras fait mon portrait!

DUPLAN. C'est ce qu'il faudra voir.

GEORGES. Tu le verras, et pour que tu sois à même d'en juger, tu auras la bonté de t'asseoir à table dans le voisinage immédiat de ton ami. Il m'a semblé déjà plusieurs fois que tu introduisais furtivement dans ton vin un liquide moins généreux; j'aurai l'œil sur toi.

DUPLAN, *troublé*. Moi! ah! tu veux rire.... Apportez-moi une demi-pièce, je la bois sans reprendre haleine.

TOUS, *riant*. Ah! ah! ah! ce Duplan a la débauche originale.

GEORGES. Nous verrons cela, maître Cain.

DUPLAN. Cain, Cain! Tu sais bien que je ne veux plus de ce sobriquet-là.

GEORGES. Eh! bien, tu te fâches?

DUPLAN. Sans doute.

Air du *Charlatanisme*.

D'après notre ancien testament,
Cain assassina son frère,
Contre un pareil rapprochement
A bon droit je suis en colère.
Non, je ne souffre plus enfin
Qu'un mauvais plaisant me condamne
A porter ce nom de Cain,
Parce qu'un jour, en chassant le lapin,
J'ai tué par maladresse un âne.

SIGISMOND. Allons, messieurs... qui m'aime me suive... *(Trouvant sur son passage Belval qui est resté isolé et silencieux.)* Qu'avez-vous donc, Belval?... Vous gardez un silence attristant?

BELVAL. Que voulez-vous que je dise?

DUPLAN. Dame! comme nous... des bêtises.

BELVAL. Je ne suis pas de force...

DUPLAN. Tu es trop modeste; car on est forcé d'avouer que tu fais un excellent convive, et un ivrogne des plus aimables. Tu peux même passer pour un de mes élèves.

BELVAL. Trop bon, en vérité; mais soyez sûrs, messieurs, qu'il n'y a pas de modestie dans mon fait. Je prends volontiers ma part de vos orgies; au jeu, je perds mon argent avec la même indifférence que Sigismond, qui joue sur parole; dans la conversation, je dis tout autant de mal des femmes que toi, Duplan, qui ne nous montres jamais les maîtresses dont tu parles; au bois, je fais ce qu'il faut pour me casser le cou avec la même témérité que Georges, qui monte à cheval comme un centaure. Je fais tout cela, mais je vous affirme que je n'y trouve pas le moindre plaisir.

GEORGES. Alors pourquoi le fais-tu?

BELVAL. C'est mon secret... Nous ne sommes pas venus ici, je pense, pour nous confesser... mais pour achever de nous étourdir.

GEORGES. C'est vrai... Entrons, messieurs, et malheur aux vaincus...

TOUS. Malheur aux vaincus.

ENSEMBLE.

Air d'*Henri Potier*.

Sans retard, entrons,
Gaiement nous ferons
Sauter les bouchons
Au bruit des chansons.

(Ils entrent bruyamment dans le restaurant; au moment où Bertrand va pour y pénétrer à son tour, Duplan qui est resté en arrière le retient par le pan de son habit.)

SCÈNE VIII.

DUPLAN, BERTRAND.

DUPLAN, *mystérieusement*. Docteur... docteur...

BERTRAND. Qu'y a-t-il?

DUPLAN. Faites-moi le plaisir de me tâter le pouls.

BERTRAND, *tâtant le pouls*. Diable! ça va mal.

DUPLAN, *effrayé*. Vous plaisantez, docteur?

BERTRAND. Du tout, aussi je ne comprends pas votre manie d'aller me faire crier partout que vous avez une santé de fer.

DUPLAN. Eh bien! oui, c'est une manie, mais je tiens à passer pour un epicurien féroc, un viveur modèle... Je tiens aux hommages de cet athlète de Georges, je veux qu'il me croie son égal en débauche... C'est mon idée.

BERTRAND. Elle est drôle.

DUPLAN. Croyez-vous que ça m'amuse beaucoup de me rendre malade quatre fois par semaine... Je ne me nourris que d'indigestions. Mais tout est oublié quand j'entends dire: Salut à Duplan l'intrepide viveur.

BERTRAND. Oui, mais au prix de votre santé.

DUPLAN. Ah! s'il n'y avait encore que les indigestions!

Air de *Turenne*.

Sans faire ni soif, je puis manger et boire
Mais il existe un cas où du viveur
Je n'ai jamais su mériter la gloire,
Je veux parler de l'affreux point d'honneur
Qui vous expose au danger d'un breteur,
A chaque geste ou parole un peu vive
L'épée en main, il vous faut à l'instant
Laver l'injure dans le sang,
Et j'aime peu cette lessive.

BERTRAND. Heureusement vous n'avez pas encore vu ce revers de la médaille, mais pour le moment, ce n'est pas le plus dangereux; dans l'intérêt de votre santé, il faut vous ménager à ce repas.

DUPLAN, *effrayé*. Et Georges, qui va me mettre à ses côtés pour me surveiller... Ah! le gueux veut ma mort.

BERTRAND. Non, il en veut simplement à votre bourse... Ainsi, rassurez-vous.

DUPLAN. A ma bourse! Mais ça ne me rassure pas du tout... Ah! pourquoi suis-je entré dans cette voie funeste!...

BERTRAND. C'est votre faute! A quoi bon vous faire passer pour le fils d'un armateur du Havre, quand vous êtes tout simplement le fils d'un hussier, et que vous continuez le métier de votre père, à l'aide d'un prête-nom, d'un certain Verminot, qui fait valoir vos fonds à la petite semaine.

DUPLAN. Ça n'est pas vrai!

BERTRAND. A quoi bon encore ces honnes fortunes dont vous vous vantez, et qui se réduisent à la possession d'une Mignonette, Danaë vivant au milieu des hultres, dont vous vous êtes fait le Jupiter à bon marché?

DUPLAN. Ce n'est pas vrai!... Mais voyons, docteur, ne nous fêchons pas... la paix... au fait, tout cela ne me dit pas comment vous savez que Georges...

BERTRAND. En veut à votre bourse? Le comte d'Abrados a depuis longtemps vu disparaître l'argent et les pierres qu'il a rapportées de ses guerres au Mexique. N'ayant plus d'autres ressources, il songe à exploiter la bourse de ses amis.

DUPLAN, *effrayé*. Ah! j'ai bien envie de m'en aller... *(En se retournant il aperçoit Verminot qui entre en comptant quelques écus.)* Non, je reste.

BERTRAND. Comment?

DUPLAN. Rentrez, docteur... notre absence pourrait exciter des soupçons... vous direz que je vous suis... allez... mais allez donc... *(Il pousse Bertrand dans le restaurant et court au devant de Verminot.)*

SCÈNE IX.

DUPLAN, VERMINOT.

DUPLAN. Verminot!...

VERMINOT. Que vois-je?... vous ici, cher patron!...

DUPLAN. Plus bas, malheureux... C'est le ciel qui t'envoie... As-tu sur toi quelque dossier?

VERMINOT. Certainement. J'ai là celui de monsieur Sigismond d'Arcourt, votre ami *(il le tire)*; il est volumineux!

DUPLAN. A merveille. *(On entend appeler de l'intérieur du restaurant, Duplan!... Duplan! Continuait.)* Ah! diable! il ne faut pas qu'on nous voie ensemble... Suis-moi... je vais te dire ce qu'il faut faire. *(Ils sortent au fond à droite.)*

SCÈNE X.

MIGNONETTE, un GARÇON, puis GEORGES, SIGISMOND, BERTRAND.

MIGNONETTE, *paraissant son couteau à la main*. Puisqu'on vous dit qu'il n'y en a plus.

LE GARÇON. Comment... ils ont déjà englouti toutes les huîtres de l'établissement!

MIGNONETTE. Soyez donc calme... je vas chercher une autre cloyère...

LE GARÇON. Et du soigné... C'est des gens rup... (*Mignonette disparaît un instant, le garçon remonte près de la table.*)

SIGISMOND, paraissant la serviette à la boutonnière. Eh! bien!... il n'est plus là... Est-ce qu'il se serait sauvé, le lâche... (*Appelant.*) Messieurs... messieurs... (*Georges et Bertrand paraissent.*) Je vous l'avais bien dit... éclipse totale.

BERTRAND. Cependant, je puis vous certifier que tout à l'heure...

GEORGES. Était-ce donc une raison pour nous déranger?...

SIGISMOND. On étouffe dans ce cabinet... je ne suis pas fâché de respirer un peu, en attendant notre vingt-sixième douzaine...

BELVAL. Il me semble qu'elle tarde bien...

LE GARÇON, s'avançant. Ne vous impatientez pas, mes gentilshommes... J'aperçois la bourriche...

TOUS. Ah! à la bonne heure!...

MIGNONETTE, rentrant, une cloyère sous le bras, et regardant, à la cantonnade. Ce n'est pas Dieu possible!... monsieur Duplan, ici, à la Halle!...

LE GARÇON. Allons donc, l'écaillère...

SIGISMOND, lui prenant la taille. Mais voyez, messieurs!... c'est qu'elle est adorable... Je voudrais être son pompier.

MIGNONETTE. Vous n'êtes pas dégoûté, vous... (*Se défendant.*) À bas les mains, ou sinon... (*En s'échappant elle se trouve devant Georges.*) Bah!...! (*A part.*) Mais c'est lui!

SIGISMOND, riant. Ah! ah! ah! le physique de Georges qui fait son effet...

MIGNONETTE, à part. Georges! oh! non... si près de la mère Mariannel... ce serait trop fort!

LE GARÇON, à Mignonette. Ces messieurs attendent...

MIGNONETTE. Voilà... voilà... (*A part.*) Je ne les perds pas de vue. (*Elle rentre poursuivie par Sigismond.*)

SCÈNE XI

GEORGES, BELVAL, SIGISMOND, BERTRAND, LE GARÇON, puis DUPLAN et MIGNONETTE.

BERTRAND. Ah! si! monsieur d'Arcourt!... pour un ex-marquis!...

SIGISMOND. Eh! cher docteur, à la halle comme à la halle... Et pardieu, messieurs... pendant que les fourneaux flambent et qu'on met notre couvert, si nous achevions nos huîtres ici, en plein air...

GEORGES, avec embarras. Quoi... tu veux?...

SIGISMOND. Pourquoi pas? c'est une mode anglaise.

DUPLAN, qui a reparu au fond. Et je l'approuve, morbleu!

TOUS. Duplan!...

MIGNONETTE, poussant la fenêtre du rez-de-chaussée, d'où elle peut entendre sans être vue. C'était bien lui!

DUPLAN, gaiement. Oui, Duplan, que vous avez dû croire égaré... et qui l'était en effet... à la poursuite d'une jolie femme.

MIGNONETTE, qui ouvre ses huîtres. Hein?... Oh! le chenapan! (*Pendant ce temps, le garçon a dressé en dehors du restaurant une table sur laquelle il a placé du vin, des verres et les premières huîtres ouvertes par Mignonette. On le voit pendant le reste de la scène entrer dans le cabinet où est Mignonette et en ressortir avec de nouvelles huîtres, qu'il pose sur la table.*)

SIGISMOND. Messieurs, messieurs... recommençons l'attaque. (*En ce moment, Belval sort du restaurant et vient se mettre à table.*)

GEORGES, à part. Allons... au petit bonheur! (*On entoure la table et on mange debout.*)

SIGISMOND. Et d'abord un toast... (*Élevant son verre.*) À nos maîtresses en général, et en particulier à la jolie femme de Duplan...

TOUS, l'imitant. À Duplan!

DUPLAN, faisant semblant de boire et jetant son vin en cachette. Pourvu que ce Verminot m'ait compris.

SIGISMOND, lui frappant sur l'épaule. Heureux coquin!... pour qui Vénus pétrit tout exprès des appas blasonnés et des beautés princières...

DUPLAN. Que voulez-vous, mes enfants?... je ne comprends pas, moi, les amours de bas étage auxquels vous vous livrez journellement... J'aime le satin et le velours, j'aime la distinction des manières, j'aime l'élégance du langage.

MIGNONETTE, à part. As-tu fini!...

DUPLAN, avec enthousiasme, j'aime... BELVAL. Tout, excepté les huîtres, à ce qu'il semble... (*Tout le monde rit, tandis que Belval passe à Duplan une assiette pleine.*)

DUPLAN, à part. Que le ciel le confonde!...

SIGISMOND. Messieurs, messieurs... grâce pour Duplan... Puisse-t-il nous faire honte à tous de nos goûts roturiers?

GEORGES. Qu'est-ce à dire?

SIGISMOND. Belval, par exemple... qui passe pour le plus sage d'entre nous... demandez-lui quelle est la belle qu'il rencontre chaque soir sur le boulevard du Temple... en compagnie d'un charmant petit marmot, et qui se fait reconduire à pied par cet heureux mortel.

BELVAL, avec colère. Sigismond!...

DUPLAN, d'un air méprisant. Quelque femme de notaire!

SIGISMOND. Moins le notaire... Vous pensez bien que j'ai pris mes informations, et en voici le résultat : Femme sans mari, enfant sans père.

BELVAL. D'Arcourt... c'est une lâcheté que vous avez faite là!

DUPLAN. Allons, ils se fâchent, à présent.

GEORGES. Le paix, messieurs! entre nous, nous devons tout nous dire. L'honneur d'une femme peut-il entrer en balance avec notre plaisir, si court et si léger qu'il soit? (*A Belval.*)

Ta main à Sigismond, et remplissons vos verres.

DUPLAN. Oui, remplissons nos verres (*on boit, Duplan renverse le contenu de son verre*), et montrons-nous ce que nous sommes... des gredins finis...

MIGNONETTE, à part. Oh! oui!... des gredins...! lui surlout.

GEORGES. Mais nous avons interrompu d'Arcourt... Je gage qu'il n'était pas au bout de ses curieuses révélations...

SIGISMOND. Pardieu! j'allais parler de toi. La scène se passe à Chailly. Figurez-vous, messieurs, une simple et naïve pastourelle, en proie aux séductions d'un galant citadin, qui, caché sous la blouse, réussit à se faire aimer d'elle, et l'abandonne traîtreusement après l'avoir rendue mère...

MIGNONETTE, à part. Quelle horreur! (*Elle disparaît.*)

SIGISMOND. Comment diable s'appelait-elle, Georges?... Rose Achard... n'est-ce pas cela? (*Il redescend vers la droite.*)

GEORGES, se levant. Eh bien, après? je ne nie jamais ce que j'ai fait et je ne commenterai pas pour une pareille bagatelle; seulement, je trouve que tu te mêles un peu trop de ce qui ne te regarde pas. Sigismond, il y a des secrets qui portent malheur... crois-moi... (*On se lève de table.*)

SIGISMOND. Grand merci de l'avertissement... mais que veux-tu? je suis curieux, et je te déclare que je donnerais volontiers quelque chose pour voir ce comté mexicain que tu as appliqué sur ton nom de Georges Dupuis.

GEORGES. Sigismond! ceci est trop fort!

BERTRAND. Messieurs... de grâce... LE GARÇON, paraissant. Ces messieurs sont servis...

BELVAL. A mon tour de m'interposer; Georges, ta main à Sigismond, et allons déjeuner.

GEORGES. Soit! ma main à Sigismond, mais mon bras à Duplan... car je l'ai retenu pour voisin.

DUPLAN, à part. Il me traîne au supplice!... et cet animal de Verminot qui n'arrive pas...

GEORGES. Viens-tu, cher?...

DUPLAN. Je te suis. (*Ils vont tous pour sortir.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VERMINOT, deux recors.

VERMINOT, s'avançant. Pardon, messieurs... Lequel de vous est M. Anatole Duplan?...

GEORGES. Le voici.

VERMINOT. Au nom de la loi, je vous arrête comme débiteur d'une somme de soixante-trois mille francs.

SIGISMOND. Tiens, juste la somme que je dois.

GEORGES. Comment! toi, Duplan? toi que nous croyions riche... Est-ce bien possible? (*A part.*) C'est dommage... Allons, je m'adresserai à un autre.

DUPLAN, à part. Henrage! je sauve mes écus.

VERMINOT. Êtes-vous prêt, monsieur? le fiacre vous attend ici à côté.

BELVAL. Voyons! il doit y avoir moyen de s'arranger. Si un à-compte pouvait satisfaire ton créancier.

DUPLAN, vivement. Ah! inutile... c'est le plus juif de tous les juifs de la juiverie... Je ne regrette qu'une chose... le déjeuner... J'ai une faim... à engloutir un haricot de mouton.

GEORGES. Qu'à cela ne tienne... tu ne nous quitteras qu'après déjeuner.

DUPLAN, effrayé. Hein!... Comment!...

SIGISMOND. Ces messieurs déjeuneront avec nous, et te garderont tout en mangeant.

VERMINOT. Un tel honneur!

DUPLAN, bas. Je vous le défends.

GEORGES. Ma foi! voilà une idée. (*Appelant.*) Garçon, trois couverts pour ces messieurs. (*Sigismond et Belval remontent près des recors.*)

LE GARÇON, étonné. Pour ces messieurs!

DUPLAN. Y penses-tu?... L'attabler avec des gardes du commerce?

GEORGES. Puisque nous sommes venus ici pour nous encaisser.

SIGISMOND. Allons! à table! (*Mouvement.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MIGNONETTE, sortant du restaurant.)

MIGNONETTE. Est-ce qu'il ne faut plus d'huîtres à ces messieurs?

DUPLAN, la reconnaissant. Ah! grand Dieu! Mignonette!

MIGNONETTE. Ah! ah! Il paraît que vous me reconnaissez, gros monstre.

GEORGES, riant. Ah! ah! ah! voilà donc un échantillon des grandes dames que Duplan honore de ses bontés!...

MIGNONETTE. Insolent!

SIGISMOND, à Duplan. Mon compliment!...

DUPLAN, avec aplomb. Eh! bien, quoi! vous ne devinez pas?

TOUS. Quoi donc!

DUPLAN. Que ce n'est là qu'un déguisement inspiré par la jalousie...

MIGNONETTE. Un déguisement...

DUPLAN, continuant. Et que ces guenilles sont tout étonnées de se trouver sur des épaules habituées à l'hermine et au cachemire. (*A Mignonette.*) Pardonnez-moi, madame, si je

trahis votre incognito. (*Bas.*) Ne me démens pas, et tu auras tout ce que je dis là..

MIGNONETTE. Oh! alors, c'est différent... puisque mon inconnu est trahi, je dois dire la vérité. Oui, j'étais jalouse, mon cher Duplan, et je voulais vous surveiller. Alors j'ai pris ce déguisement... j'ai jeté par dessus mon terneau de trois mille francs.

DUPLAN, *bas*. Tu l'auras,

MIGNONETTE. Puis, j'ai dit à mes gens d'atteler ma voiture...

DUPLAN, *bas*. Tu l'auras...

GEORGES. Une voiture... tu fais bien les choses, Duplan.

DUPLAN. Oh! une simple demi-fortune.

MIGNONETTE. Pas du tout... une fortune tout entière, s'il vous plaît, avec deux chevaux. (*Mouvement de Duplan. — Bas.*) Si vous n'êtes pas content, j'en mets quatre... (*Haut.*) Enfin me voici, et je ne sais pas trop si je dois me montrer satisfaite de votre conduite, gros indelicat!

GEORGES, *raillant*. De l'indulgence, madame... Duplan est moins coupable qu'il n'en a l'air, et pour vous le prouver, il vous invite, par ma bouche, à prendre votre part d'un repas de garçons... tout à fait moral, du champagne et des truffes...

MIGNONETTE. Des truffes!... Ah! si vous me prenez par les sentiments...

DUPLAN, *à part*. Il ne manquait plus que cela...

SIGISMOND, *appelant*. Garçon! un quatrième couvert... pour madame.

LE GARÇON, *étonné*. Ils invitent l'écaillère!!!

SIGISMOND, *à Verminot et aux gardes du commerce*. Et vous autres, en avant!... (*Il les pousse dans le restaurant.*)

VERMINOT. Vous remarquerez, messieurs, que vous nous faites violence...

DUPLAN, *s'appuyant sur Bertrand*. Ah! docteur... je n'échapperai pas à l'indigestion...

BERTRAND, *bas*. Mais vous échapperez à l'emprunt; c'est un dédommagement.

ENSEMBLE.

Air *De la fole.*

A la voix de l'orgie
Répondons.
Vidons jusqu'à la lie
Les flacons.

(*Ils entrent tous dans le restaurant.*)

SCENE XIV.

BELVAL, puis M^{me} DURESNEL.

BELVAL, *qui depuis quelques instants regarde vers la droite avec surprise*. M^{me} Duresnel! dans ce quartier! à pareille heure!... (*Il se tient à l'écart.*)

M^{me} DURESNEL, *entrant sans le voir, et allant vers la place de Marianne*. Elle n'y est pas... Ah! tant pis... (*Faisant un pas pour sortir.*) Je reviendrai.

BELVAL, *se plaçant devant elle*. Madame...

M^{me} DURESNEL. M. de Belval!

BELVAL. Excusez-moi, madame; mais je m'attendais si peu à cette rencontre...

M^{me} DURESNEL. Elle vous sera expliquée, monsieur, quand vous saurez que la première personne qui, à mon arrivée à Paris, m'a recueillie, mourant de faim et de froid, avec mon enfant, c'est l'excellente femme qui occupe ordinairement cette place; j'espérais l'y rencontrer ce matin; mais puisque je n'ai pas ce plaisir... (*Elle va pour se retirer.*)

BELVAL, *s'opposant à sa sortie*. Eh bien! non; il ne sera pas dit que j'aurai eu devant moi une suprême occasion de plaider pour mon bonheur, pour ma vie, et que je n'en aurai pas profité.

Air : *De votre bonté.*

Non, Rose, non, vous daignerez m'entendre,
A mon amour vous saurez compatir,

C'est mon arrêt qu'ici je viens attendre.

Dois-je espérer ou me faut-il partir?

De grâce, un mot... serez-vous inflexible,

M^{me} DURESNEL.

Songez, Édouard, à mon triste passé,

Vous comprendrez qu'un obstacle invincible

De ce bonheur fait un rêve insensé;

Où, ce bonheur est un rêve insensé.

BELVAL. Eh! madame, vous demandé-je compte de votre passé?... Non. Je vous aime... et si vous êtes coupable... mon nom mis sur le vôtre effacera votre faute.

M^{me} DURESNEL. Mais le père de cet enfant que vous aimez est vivant... et tant que j'aurai l'espoir de voir la lâcheté qui a perdu ma vie réparée par celui-là même qui l'a commise, je m'attacherai à cet espoir, comme à une branche de salut. Vous, monsieur, oubliez-moi, et créez-vous une autre espérance. Adieu!

BELVAL, *sur un geste suppliant de M^{me} Duresnel, il s'éloigne*. Adieu, madame! (*Il se dirige vers le restaurant, puis se retourne encore une fois.*) Adieu!

SCENE XV.

M^{me} DURESNEL, puis MARIANNE.

M^{me} DURESNEL, *d'abord seule*. Oui, je le devais, et pourtant je l'aime, je l'aime d'un amour égal au sien. Mais mon fils avant tout. (*Elle va pour sortir et rencontre Marianne qui entre, portant une manne.*)

MARIANNE, *la reconnaissant*. Est-il Dieu possible!... C'est bien toi, ma petite Rose... mais viens donc m'embrasser. (*Elle dépose sa manne et l'embrasse.*)

M^{me} DURESNEL. J'ai voulu vous voir avant d'aller au Palais, où l'on doit prononcer aujourd'hui le jugement qui va mettre fin à mon procès, quoique j'aie bien peu d'espoir.

MARIANNE. Peu d'espoir! Comment, toi, l'innocence même, un agneau du bon Dieu, quoi! te voilà trompée par un chenapan, avec ton père mort, ton enfant sur les bras, ta maison brûlée, et on profitera de ce que tu es toute seule au monde et que tu n'as pas de défense, pour refuser de te payer ton dû... Tu repasseras par ici, ma fille, pour me dire la fin de la chose; d'ici-là je ne vas pas vivre.

M^{me} DURESNEL. Oui, certainement, je reviendrai.

MARIANNE. En tout cas, ne t'inquiète pas trop de ce qui va t'arriver; c'est pour ton marmot que tu veux être riche. Eh bien! sois tranquille; il a du pain de cuit; je ne te dis que ça.

M^{me} DURESNEL. Comment?

MARIANNE. Puisque je n'ai plus de fils, moi, pour croquer la grenouille maternelle, je n'en ai fait ni une ni deux... Je suis été chez le notaire à Tournillon, et nous avons fait tous les deux notre testament. V'là la chose; je ne voulais pas te la dire, je te l'ai dite, tant pire.

M^{me} DURESNEL. Et c'est pour mon petit Adrien que vous avez fait cela?

MARIANNE. Et pour qui donc? Moi, je l'aime, cet enfant; il est gentil, il a toutes sortes de qualités très-rares à son âge, comme de ne pas fourrer ses doigts dans son nez et de manger son pain avec ses confitures! et puis il y en a qui disent qu'il me ressemble. Comme je le trouve très-joli, ça me flatte. (*En ce moment, on voit Mignonette se glisser hors du restaurant, et quitter Marianne.*)

M^{me} DURESNEL. Bonne Marianne! comment reconnaitrai-je jamais? Mais votre fils... vous l'aimez, et s'il revenait...

MARIANNE, *avec une larme*. Il ne reviendra pas, et puis d'ailleurs, on verrait. (*L'heure sonne à l'église.*) V'là neuf heures qui sonnent à Saint-Eustache... Va-t'en à tes affaires.

M^{me} DURESNEL. C'est vrai, je n'ai pas de temps à perdre.

MARIANNE. Je te reverrai par ici... n'est-ce pas?

M^{me} DURESNEL. Oui; adieu, ma mère. A tout à l'heure. (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE XVI.

MARIANNE, MIGNONETTE, PHOEBUS.

MIGNONETTE, *s'approchant vivement de Marianne qui est en train d'arranger à sa place le poisson qu'elle vient d'apporter*. Il ne reviendra pas, mère Marianne, avez-vous dit?

MARIANNE. Eh bien! quoi... d'où que tu tombes, toi, à cette heure?...

MIGNONETTE. Je vous demande si vous êtes bien sûre que votre fils Georges Dupuis ne reviendra jamais...

MARIANNE. Et pourquoi c'te question?...

MIGNONETTE. C'est que si vous avez pour deux liards de courage, je pourrais bien vous faire voir un monsieur qui vous en donnera peut-être des nouvelles... et de fameuses...

MARIANNE. De mon fils... de Georges... Ah! que t'es donc bête!... Où est-il, ce monsieur?

MIGNONETTE. Pas de bruit, pas de tapage... promettez-moi d'être bien raisonnable... et tout à l'heure!...

MARIANNE. Tout à l'heure...

MIGNONETTE. Vous verrez... (*Voyant entrer Phœbus.*) V'là des pratiques... Servez celle-là en attendant. (*À part.*) Tant pis, je vais le faire venir. (*Elle rentre dans le restaurant.*)

MARIANNE, *à elle-même*. Qu'est-ce qu'elle veut dire... avec son particulier?... J'ai bien envie de la suivre...

PHOEBUS, *se mettant sur son passage*. Chère madame Tournillon, avez-vous mon affaire?

MARIANNE. Ton affaire, galopin... tu tombes joliment, et je m'en vas te la donner gratis... Toi, et ton comte d'Abaros, vous êtes deux monteurs de coups et vous n'aurez pas de ma marchandise... La v'là, ton affaire... laissez-moi passer maintenant... (*Elle se dirige vers le restaurant.*)

PHOEBUS. Madame Tournillon, qu'entendez-vous par ces paroles peu moelleuses?

MARIANNE, *revenant sur ses pas*. J'entends que j'ai pris des informations sur ton compte, mon petit; et que tu vas me tourner les talons, après toutefois que tu m'auras donné l'adresse de ton maître, afin que je sache où réclamer mon dû.

PHOEBUS. L'adresse de mon maître... Vous ne la saurez pas.

MARIANNE, *le menaçant*. L'adresse, que je te dis...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, *un peu monté*. Eh bien! qu'est-ce? que me veut-on?... Comment! c'est toi, Phœbus, qui me déranges...

MARIANNE. De quoi qu'il se mêle, celui-là? (*Se retournant vers Georges.*) Dites donc vous... (*Restant stupéfaite à sa vue.*) Jésus! Seigneur!

GEORGES, *à part*. Tiens!... ma mère!... (*Sèchement à Phœbus.*) Va-t'en... (*Phœbus interdit se retire.*)

MARIANNE, *marchant vers Georges et prête à lui ouvrir ses bras*. Georges, mon... (*puis se reprenant*) te voilà doux, horreur du genre humain!

GEORGES. Comme vous voyez, ma mère... Mais si vouliez vous parler moins haut, je vous serais obligé!...

MARIANNE. Je parlerai comme ça me plaira, entends-tu?

GEORGES. Parbleu! je crois bien que j'entends.

MARIANNE. Ainsi, c'était donc vrai? pendant que ta respectable femme de mère s'é-

reinte le corps et l'âme sur le carreau de la halle, voilà le métier que tu fais!.. Et où prends-tu de l'argent pour porter de si beau linge et pour te livrer à la noce perpétuelle avec un tas de freluquets?... dans la bourse des autres, peut-être?..

GEORGES. Ah! ma mère!

MARIANNE. Jour de Dieu!.. faut-il que j'aie enfanté et mis au monde un pareil garnement! (*Changeant de ton.*) Est-il bel homme, tout de même, ce gueusard-là... (*S'attendrissant.*) Tiens, vois-tu, Georges... si tu avais voulu, pourtant, comme tu aurais pu rendre ta mère fière et heureuse! si seulement tu avais eu l'air de m'aimer un brin, comme j'aurais été contente de travailler pour toi, pour t'amasser un bon petit avoir. Pourquoi que tu n'as pas voulu? Il n'est plus temps, à c't' heure.

GEORGES. Ah! je l'ai bien compris, ma mère... et c'est pour cela que j'évitais de vous rappeler, par ma présence, des souvenirs de agréables.

MARIANNE. Tu as compris... tu as compris... que tu n'y comprends rien du tout, et puisqu'il faut te le dire tout franc... eh bien! trouvant que, toi parti, la maison était trop vide... (*Elle hésite.*)

GEORGES. Eh bien!

MARIANNE. Eh bien! je t'ai remplacé... je m'ai remariée... Voilà le grand mot lâché!... GEORGES, *froidement.* Ah!

MARIANNE. Est-ce que tu trouves quelque chose à redire à ça, par hasard?

GEORGES. Nullement, ma mère, vous étiez parfaitement libre.

MARIANNE. Ainsi ça te va?

GEORGES. Certainement, si votre mari vous rend heureuse.

MARIANNE. Mon mari... mon mari!.. Tiens, le voilà!.. (*Elle remonte vers Tournillon, qui arrive par la gauche.*)

GEORGES, *à part.* Pourvu qu'on ne vienne pas nous déranger. (*Il passe à droite.*)

SCENE XVIII.

MARIANNE, TOURNILLON, GEORGES.

MARIANNE, *à Tournillon, qui entre.* Viens ici, notre homme, et fais-moi le plaisir de fixer un peu ce beau garçon - là... Qui que c'est?... devines-tu?

TOURNILLON. Pas absolument... pourtant... non... si... tu as pleuré... c'est lui, c'est le beau-fils...

MARIANNE. T'as mis le doigt dessus. C'est lui!.. et croirais-tu qu'il trouve que j'ai bien fait de l'épouser?...!

TOURNILLON, *à Georges.* Monsieur, je n'ai jamais entendu dire de vous que beaucoup de mal, mais vous avez sur les épaules la tête d'un homme de cœur, ou que le diable n'emporte! Voulez-vous me faire l'honneur d'une poignée de main?

GEORGES. Avec plaisir, beau-père! (*À part.*) Il a l'air d'un brave homme.

TOURNILLON. Ainsi, vous voilà revenu au bercail. Vous avez bien fait; car votre bonne femme de mère, qui est un peu rageuse dans ce qu'elle est, vous agonit à la journée; mais souvent je l'ai vue pleurer quand elle croyait qu'on ne la regardait pas.

GEORGES. Beau-père, vous avez trop bonne opinion de moi. Je ne suis pas revenu; je n'aurais pas osé. C'est par hasard que j'ai rencontré ma mère, et elle ne m'a pas accordé un pardon que je ne mérite pas.

MARIANNE, *éclatant.* Ah bien! tant pis! Dis-donc, Tournillon, mon cheri, qu'est-ce que tu penserais de moi, si je lui pardonnais?

TOURNILLON. Je penserais que c'est dans la nature! Monsieur le beau-fils a eu des torts; mais s'il s'en repent...

MARIANNE. Eh bien, ça y est... Viens ici,

grand gueux; je te rends mon amour et je te permets de m'embrasser. (*Georges s'approche; elle l'embrasse avec tendresse à plusieurs reprises.*)

GEORGES, *à part.* Diable m'emporte! ça m'a fait plaisir!

MARIANNE. Encore! dis donc, Tournillon. embrasse-le donc aussi, ce gamin-là.

TOURNILLON. Volontiers. Seulement, la femme, je t'adresserai une légère observation. Je trouve que tu devrais parler plus gentiment que ça à monsieur.

MARIANNE. Ça, c'est pas un monsieur, c'est mon fruit.

TOURNILLON. C'est un monsieur. Regarde cette poitrine effacée, cette tournure martiale! Est-ce que vous auriez servi dans le militaire, beau-fils, sans vous commander?

GEORGES. Oui.

TOURNILLON. Et quel grade que vous aviez?

GEORGES. J'ai été colonel au Mexique.

TOURNILLON. Infanterie ou cavalerie?

GEORGES. Cavalerie. (*Il remonte et regarde avec inquiétude vers le restaurant.*)

TOURNILLON. Tu vois bien, la femme, que tu raisonnes comme un tambour mouillé. Monsieur est mon supérieur. Fils ou pas fils, un homme qui a fait la guerre en brave et commandé la manœuvre aux autres ne doit pas être traité comme un galopin; garde ça pour toi, et, quant à moi, n'y a pas besoin de me le dire, vu que le militaire ne connaît que l'exactitude et la subordination.

MARIANNE, *se mettant entre eux.* En voilà une chance! un fils colonel et un mari décorés tous les deux. C'est maintenant qu'on va me porter les armes! nom d'un petit poisson!

SCENE XIX.

LES MÊMES, M^{me} DURESNEL.

M^{me} DURESNEL, *accourant; avec joie.* Marianno... ma bonne Marianno...

MARIANNE. Eh bien!

M^{me} DURESNEL. Gagné!... mon procès est gagné!... Me voilà riche.

MARIANNE. Vive la joie! Il y a donc du bonheur pour tout le monde aujourd'hui. Tu ne sais pas, moi j'ai retrouvé mon garçon, qu'est devenu bon sujet et colonel dans la cavalerie. Tiens, le voilà!

M^{me} DURESNEL, *le regardant.* Grand Dieu! Georges!

GEORGES, *à part.* Rose, amie de ma mère, et elle est riche. O Providence!

MARIANNE. Comment! vous vous connaissez?

M^{me} DURESNEL. Mais c'est lui, ma mère, lui! lui qui m'a perdue!

MARIANNE. Oh! le gredin! Je vas lui rendre ma malédiction.

TOURNILLON. Un instant, la femme!.. Le colonel s'est mal conduit dans cette affaire-là; mais enfin tout peut se réparer, et c'est là une rencontre qui vient peut-être du bon Dieu.

MARIANNE. Tu as raison, au fait! (*À Georges.*) Qu'est-ce que tu dis de ça, toi?

GEORGES, *à part, en regardant madame Duresnel.* Riche, et plus charmante que jamais! (*Haut.*) N'ai-je pas abjuré toutes mes erreurs, ma bonne mère! Que madame décide; ce qu'elle voudra, je le ferai.

M^{me} DURESNEL. Ce que je veux, monsieur? Rien pour moi, mais un nom pour mon enfant, pour le vôtre. Ce que je veux, votre honneur doit vous le dire.

GEORGES. Vous n'avez pas besoin d'en appeler à mon honneur, Rose, appelez-en à mes souvenirs.

MARIANNE. Hein! c'est parler, ça!

TOURNILLON, *tendant la main à Georges.* Bien, mon colonel. (*On entend les amis de*

Georges qui chantent un chœur bachique à gorge déployée.)

GEORGES, *regardant de ce côté avec inquiétude.* Maintenant, ma mère, séparons-nous... je n'étais pas seul ici, et je crains...

MARIANNE, *avec colère.* Qu'on te voie avec nous!..

GEORGES. Oh! non... Je crains pour Rose, pour ma femme.

SIGISMOND, *paraissant à la fenêtre du premier.* Quo se passe-t-il?... Je suis curieux de savoir...

TOURNILLON. Le colonel a raison; allons-nous-en...

MARIANNE. C'est dur tout de même; mais tu vas me donner ton adresse?

GEORGES. Je vous la porterai moi-même; j'espère que vous ne me refuserez pas votre porte?

MARIANNE. Est-ce qu'on refuse sa porte à son fils légitime?

SIGISMOND, *à part.* Qu'entends-je? (*Belval paraît à son tour sur la porte, et s'arrête à la rue de madame Duresnel.*)

BELVAL, *à part.* Encore elle!... Que signifie?...!

GEORGES, *à madame Duresnel.* Ne m'autorisez-vous pas aussi à me présenter chez vous? Il y a si longtemps que je désire voir notre enfant!

M^{me} DURESNEL. Venez, monsieur.

GEORGES, *à sa mère.* A demain. (*Baisant la main de Rose.*) A demain. (*Marianne, Tournillon et madame Duresnel sortent à gauche.*)

GEORGES, *respirant avec effort.* Ouf!... (*Musique jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCÈNE XX.

GEORGES, BELVAL, SIGISMOND.

BELVAL, *s'approchant vivement de Georges.* Tu connais cette dame? (*Sigismond paraît, et remonte en regardant madame Duresnel s'éloigner.*)

GEORGES. Quelle dame?

BELVAL. Celle à qui tu viens de baiser la main.

GEORGES. Oui; et toi?

BELVAL. Moi, je l'aime...

SIGISMOND, *redescendant.* C'est la belle inconnue du boulevard du Temple.

GEORGES. Tu l'aimes?... Ma foi, tant pis pour toi!

BELVAL. Parce que?..

GEORGES. Tu verras. (*Il passe à gauche.*)

BELVAL. Georges! je sais que tu es brave et qu'une menace ne te fera pas reculer. Néanmoins, je dois te dire que, si tu portes tes vues de ce côté, tu me trouveras sur ton chemin.

GEORGES, *sauvant Belval qui s'éloigne.* Co me sera un grand honneur.

SIGISMOND, *raillant.* Je le crois parbleu bien. (*Il va suivre Belval.*)

GEORGES, *le regardant en face.* Ce qui signifie?..

SIGISMOND, *s'arrêtant.* Ce qui signifie que je connais enfin le blason de ta famille, comte d'Abraços; il est, ma foi, curieux! deux merlans sur champ d'osier.

GEORGES, *furieux.* Sigismond, je te l'ai dit... mes secrets sont mortels. En découvrant celui-ci, tu as fait une grande imprudence; en m'en parlant, tu m'as fait une insulte... L'un de nous deux doit mourir...

SIGISMOND. Soit... mais auparavant je dirai...

GEORGES. Tu ne ne diras rien, parce que, si tu parles, je dirai, moi, que tu es un lâche, et je te traiterai comme tel.

SIGISMOND. Oh! je sais que tu es fort... par étal.

GEORGES, *levant la main.* Sigismond, as-tu

peur de te battre, et aimes-tu mieux être battu ?

SIGISMOND. Allons ! je te tuera d'abord.

GEORGES. Oh ! ça... à ton aïso. (*En cet instant, les cris et les rires redoublent dans le restaurant.*)

DUPLAN, à la cantonade. En route pour Clichy !

GEORGES, en scène, à Sigismond. Et nous, à Vincennes !

ACTE II.

Chez Georges. — Un salon. — Au fond, milieu, une large boiserie mobile, de chaque côté de laquelle une petite porte servant de double issue à l'appartement. — Droite, premier plan, une table placée devant une cheminée, un fauteuil ; troisième plan, la porte d'un cabinet. — Gauche, premier plan, un canapé ; deuxième plan, porte de la chambre à coucher de Georges, près de laquelle un petit meuble sur lequel se trouvent des cigares. — Sur la table, une sonnette et ce qu'il faut pour écrire. — Au fond, près de la porte de gauche, un cordon de sonnette.

SCENE PREMIERE.

PHOEBUS, BENJAMIN.

PHOEBUS, achevant de donner des explications à Benjamin. Ainsi, c'est entendu... tu vas te planter dans cette antichambre. (*Il lui désigne la gauche*)

BENJAMIN. Oui, monsieur Phoebus...

PHOEBUS. Et si quelqu'un demande monsieur Georges Dupuis, tu l'introduiras...

BENJAMIN. Oui, monsieur Phoebus...

PHOEBUS. J'entends monsieur... va !

BENJAMIN. Oui, monsieur Phoebus... (*Il sort à gauche par la petite porte du fond.*)

PHOEBUS, un instant seul. J'ose dire que je suis au service d'un maître qui comprend la vie d'une manière un peu moelleuse.

AIR : *J'en guette un petit.*

Riant de tout, il marche avec audace,
Menant de front l'orgie et les amours,
A l'or qu'il sème on peut suivre sa trace,
Nouveaux plaisirs occupent nouveaux jours.
De le servir, j'ai suis fanatique,
Quand il m'adresse un mot flatteur,
J'ai crois voir sur sa colonne l'empereur,
Et j'ai suis fier d'être domestique.

SCENE II.

PHOEBUS, GEORGES, sortant de sa chambre à coucher ; il est en robe de chambre.

GEORGES, appelant. Phoebus... Phoebus... Ah ! c'est toi...

PHOEBUS. Comment monsieur le comte se porte-t-il ce matin ?

GEORGES. Bien, merci.

PHOEBUS, lui donnant son journal. Ah ! tant mieux ! Monsieur le comte peut se vanter de m'avoir donné bien de l'inquiétude.

GEORGES. Ah ça, tu m'es donc réellement attaché, Phoebus ?

PHOEBUS, pendant que Georges parcourt le journal. Comment ne le serais-je pas ? Monsieur le comte est un maître si confortable !... Aussi monsieur le comte peut dire qu'il m'a fait passer un moment bien cruel, quand il m'a forcé d'assister à ce duel entre lui et monsieur d'Arcourt... lorsque j'ai vu monsieur d'Arcourt ajuster monsieur le comte, le coup partir, et le bras de monsieur le comte laisser tomber le pistolet qu'il tenait, il m'a semblé que je recevais moi-même le coup de la mort. Et quand j'ai rouvert les yeux, quand j'ai vu monsieur le comte ramasser le pistolet de la main gauche, et monsieur d'Arcourt tomber

frappé de la balle en pleine poitrine ; eh bien ! je peux dire que je ne suis pas méchant... mais j'ai éprouvé un vrai moment de plaisir.

GEORGES, lui frappant sur la joue. Brave garçon, va ! je suis fâché qu'il ne soit pas noir... il se vendrait bien. (*Il va s'asseoir.*)

PHOEBUS. Enfin la blessure de monsieur le comte est guérie, et j'espère que monsieur le comte va reprendre sa belle existence d'autrefois.

GEORGES. Pardieu !... aujourd'hui même je célèbre ma convalescence par une petite victuaille offerte à mes amis. Tu as exécuté mes ordres ?

PHOEBUS. Certainement... le couvert est dressé, et pour me suppléer, je viens de placer en faction le petit Benjamin, le fils du portier de la rue Taibout, un jeune homme qui promet...

GEORGES. Très-bien.

PHOEBUS. Il faut convenir que monsieur le comte a eu là une idée bien moelleuse... Depuis que monsieur le comte a éprouvé le désagrément de retrouver sa respectable famille, qui ne comprend rien aux charmes de la vie... qu'a fait monsieur le comte ? Il a loué deux appartements qui se touchent, (*montrant la droite*) l'un donnant sur la rue du Helder, (*montrant la gauche*) l'autre sur la rue Taibout, et réunis tous deux au besoin par une communication secrète pratiquée derrière cette boiserie... puis il s'est mis à vivre en partie double...

GEORGES. Oui, vraiment, d'un côté rue Taibout, monsieur Georges Dupuis, un bourgeois qui se range pour les parents vertueux dont le ciel l'a doté ; et de l'autre, rue du Helder, le comte d'Abraïos, un viveur intrépide pour les amis et les maîtresses dont l'enfer l'a affligé...

PHOEBUS. Je me suis réservé le service de la rue du Helder.

GEORGES, prenant un cigare sur le petit meuble à gauche et l'allumant. Et personne ne s'est présenté depuis hier ?

PHOEBUS. Si fait, monsieur le comte... hier soir, côté du Helder, (*baissant la voix*) mademoiselle Mignonette...

GEORGES. Comment !... encore ? Cette petite devient fastidieuse...

PHOEBUS. Aussi ai-je dit que monsieur le comte reposait...

GEORGES. Et Rose ?

PHOEBUS. La jolie madame Durospol, côté Taibout... voilà bientôt huit jours qu'elle n'a paru... depuis que monsieur le comte est entré en convalescence...

GEORGES. C'est singulier ; je comptais davantage sur sa reconnaissance... car enfin, ne lui ai-je pas laissé croire que c'était pour elle que je m'étais battu...

PHOEBUS. De même que monsieur le comte a laissé croire à mademoiselle Mignonette que c'était pour elle...

GEORGES. Je devais cela à Duplan que je méprise et à Belval que je déteste... Mais tu ne me parles pas d'Athénais. (*Il vient s'asseoir sur le canapé.*)

PHOEBUS. Rue Bourdaloue... département de l'extérieur... c'est différent... je lui ai porté ce matin l'écrin que monsieur le comte lui envoyait.

GEORGES. Et qu'a-t-elle dit ?

PHOEBUS. Elle a d'abord regardé l'objet en faisant la moue, puis elle l'a jeté sur un meuble, en disant : Tout ça !

GEORGES. Oh ! cette femme-là me fera tourner la tête... J'éprouve pour elle ce que je n'ai jamais ressenti pour une autre... mais je la veux, par cela même qu'elle ne veut pas de moi, et je l'aurai. Phoebus !... (*Allant à sa table.*)

PHOEBUS. Monsieur le comte...

GEORGES, prenant deux ou trois billets de banque qu'il met sous enveloppe. Tiens... tu vas, sur-le-champ, porter cela rue Bourdaloue... (*A lui-même.*) C'est le reste des économies de ma bonne femme de mère... qu'elle m'a données en cachette de son mari... (*A Phoebus.*) A propos, et ma lettre à cet usurier... à ce Verminot ?...

PHOEBUS. Je la lui ai remise moi-même... il viendra... (*Bruit du côté gauche.*) Et, tenez, il vient... je reconnais son organe peu moelleux...

GEORGES. Va-t'en bien vite par la rue du Helder... A-t-on apporté de chez Chevet cette bourriche de gibier que j'ai commandée ?...

PHOEBUS. Pas encore, monsieur le comte... j'y passerai en même temps. (*Il sort par la droite.*)

SCENE III.

GEORGES, VERMINOT.

VERMINOT, entrant à gauche. Est-ce à monsieur Dupuis que j'ai l'honneur de parler ?

GEORGES, assis sur le canapé. A lui-même...

VERMINOT, prenant une chaise. Mais, attendez donc... j'ai eu le plaisir de déjeuner avec vous, il y a un mois. On mangea très-bien.

GEORGES. En effet... mais il ne s'agit pas de cela... J'ai besoin d'argent, et ayant entendu parler avantageusement de votre obligeance, j'ai résolu de m'adresser à vous plutôt qu'à tout autre.

VERMINOT, froidement. Vous n'ignorez sans doute pas que l'argent est extrêmement rare.

GEORGES. Pardieu !... c'est son mérite... Si on le trouvait au coin des bornes, qui est-ce qui en voudrait ?...

VERMINOT. Monsieur aime à rire...

GEORGES, brusquement. Il s'agit de dix mille francs.

VERMINOT. Diable ! c'est beaucoup !

GEORGES. J'invoquerai, comme garantie, un nom que vous connaissez bien.

VERMINOT. Et lequel ?

GEORGES. Celui de madame Tournillon, marchande à la Halle aux poissons.

VERMINOT. En effet... Mais jusqu'à quel point madame Tournillon peut-elle vous garantir ?

GEORGES, avec hésitation. Je suis son fils... Êtes-vous décidé à me prêter cette somme à des conditions raisonnables ?

VERMINOT, après avoir réfléchi. Peut-être...

GEORGES. Lesquelles ?...

VERMINOT, tirant des papiers de sa poche. Tenez, voici deux feuilles de papier timbré. Vous allez me faire deux billets de cinq mille francs chacun, payables, l'un dans trois mois, l'autre dans six ; cela vous convient-il ?

GEORGES. Parfaitement.

VERMINOT. Nous ne stipulerons pas d'intérêts.

GEORGES. Ah ça, mais c'est trop beau.]

VERMINOT, continuant. Seulement, je vous ferai observer que j'ai subi un dérangement, que j'ai pris une voiture, que de plus j'ai fourni les deux timbres que voici, et que je dois être remboursé de ces frais. Nous ferons donc du tout une cote mal taillée, que nous fixerons, s'il vous plaît, à la somme ronde de mille francs.

GEORGES, se levant. Mille francs ! Monsieur Verminot, vous êtes un juif...

VERMINOT, se levant. Libre à vous de le croire, mon cher monsieur, mais c'est à prendre ou à laisser. (*Il lui tend les billets.*)

GEORGES, après une pause. Allons ! je prends. Est-ce tout ? (*Il se dirige vers la table.*)

VERMINOT. Pas précisément ! Je désirerais aussi que ces billets fussent revêtus de l'honorable signature de madame votre mère.

GEORGES, brusquement. Ma mère ne consentira pas.

VERMINOT. C'est fâcheux. La signature de madame Tournillon ne sera pas compromise pour être restée quelque temps dans mon portefeuille.

GEORGES, vivement. Quoi!... personne ne la verra?

VERMINOT. Personne...

GEORGES. Et vous vous engagerez à ne pas mettre ces billets en circulation?

VERMINOT. Je m'y engagerai...

GEORGES. En ce cas... (Avec hésitation.) Oh! mais non... non... c'est impossible!... (Haut.) Monsieur Verminot, je chercherai ailleurs.

VERMINOT. A votre aise. (Il se dirige vers la petite porte de gauche, puis s'arrête.) Tenez, je veux vous laisser le temps de réfléchir, de voir madame Tournillon... Eh bien?

GEORGES. Eh bien?

VERMINOT. A six heures... je reviendrai avec l'argent...

GEORGES. C'est inutile... adieu...

VERMINOT, sur le seuil de la porte. A six heures... avec l'argent... (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

GEORGES, puis PHOEBUS.

GEORGES, d'abord seul. Quelle idée infernale m'est venue en écoutant cet homme?... Oh! plutôt me trancher moi-même ce poignet... Que le monde est donc mal arrangé! Pourquoi cet imbécile de Duplan, pourquoi cet esprit faible de Belval ont-ils ce que je n'ai pas? — Triste anomalie! A moi les organes de fer, l'esprit de feu, les insatiables appétits, les indomptables passions. A eux les moyens de nourrir tout ça!

PHOEBUS, paraissant à la porte de droite. Monsieur le comte?...

GEORGES. Comment? tu n'es pas encore parti?

PHOEBUS. Je pars... mais messieurs de Belval et de Duplan, qui viennent d'arriver, demandent à être introduits moelleusement auprès de monsieur le comte.

GEORGES, à Phoebus. Qu'ils entrent... (A lui-même.) A ce soir les affaires sérieuses.

SCÈNE V.

GEORGES, BELVAL et DUPLAN, Phoebus introduit Belval et Duplan et se retire.

GEORGES, allant à leur rencontre. Ah! mes enfants, soyez les bienvenus...

DUPLAN. Bonjour, Georges... bonjour mon bon ami...

GEORGES. Bonjour, Cain.

DUPLAN, à part. Comme il m'agace avec son sobriquet.

GEORGES. Vous venez de bien bonne heure?...

BELVAL. C'est que nous avons à te parler.

GEORGES. De quoi s'agit-il?

BELVAL. Il s'agit d'une explication.

GEORGES, fronçant le sourcil. Ah!

DUPLAN. Est-ce que cela te fâcherait?

GEORGES. Moi, pas le moins du monde. Vous avez parfaitement le droit de me demander toutes les explications que vous voudrez.

DUPLAN, assis à droite. Et tu promets de nous les donner?

GEORGES, debout. Ça, c'est une autre affaire. Interrogez d'abord, nous verrons après.

BELVAL, assis sur le canapé. Soit... Georges, depuis ce malheureux jour dont nous n'avons pas su la cause, tu es venu te loger ici, dans un appartement à double issue, à double face. D'un côté, tu reçois tes amis, ceux du moins que tu appelles de ce nom... Mais de l'autre, qui reçois-tu?

GEORGES. Je vous trouve bien curieux, mes maîtres!

DUPLAN. Moi, je n'ai pas soufflé mot.

BELVAL. C'est donc à dire que tu refuses de nous répondre et que nos soupçons étaient fondés...

GEORGES, inquiet, à part. Est-ce qu'ils se douteraient... (Haut.) Mais encore quels soupçons?...

DUPLAN. Mon bon ami, voilà ce que c'est. Tu as intérêt à ne pas nous laisser voir les personnes qui viennent par là. Or, ces personnes, ce sont des femmes, et nous avons lieu de croire que tu trahis à notre égard les plus saints devoirs de l'amitié.

GEORGES, à part. Allons, c'était une fausse alarme.

DUPLAN. Tu ne dis rien?

GEORGES. Dame! je n'ai rien à dire.

BELVAL. Cependant, réfléchis... Tu comprends ce que nous soupçonnons? Tu comprends qu'il s'agit d'une femme que j'aime de toutes les forces de mon âme... et je ne veux pas... je ne veux pas, entends-tu bien?... que cette femme paie de son malheur et du mien le triste privilège d'avoir été en butte aux élans de ta fantaisie ou aux projets de ton orgueil.

GEORGES. A la bonne heure!... voilà ce qui s'appelle parler.

BELVAL. Tu vas donc me répondre?

GEORGES. Je vais d'abord écouter à son tour ce pauvre Duplan, qui, j'en suis sûr, brûle aussi d'exprimer ses craintes à l'égard d'une femme qu'il juge digne du plus respectueux amour. N'est-il pas vrai, Duplan?

DUPLAN. Eh bien! oui, là! Si je ne respecte pas beaucoup Mignonette, il n'en est pas moins vrai que je l'aime, et que si j'étais sûr de ta trahison, je te dirais: Georges...

GEORGES. Quoi?

DUPLAN. Je te dirais que tu es... (Se calmant) que tu es dans ton tort... Voyons... entre amis, on y met des procédés. Tu ne me prendrais pas ma bourse; pourquoi me prends-tu une femme qui m'est si chère?

GEORGES, riant. Ah! permets, je n'ai pas dit...

BELVAL. Et je vois trop que tu n'es pas disposé à rien dire.

GEORGES. Si fait; vous m'avez demandé une explication.

DUPLAN. Tu vas nous la donner?

GEORGES, les faisant rasseoir. Je serai plus généreux que cela: je vais vous donner une leçon. (Mouvement de Belval.) Permettez! je vous ai écoutés patiemment; vous m'écouteriez bien à votre tour... Etes-vous fous, mes maîtres? Avez-vous reçu un coup de marteau sur la tête, ou marché sur quelque bourgeois de la rue Saint-Denis?... Comment! vous venez ici pour mener joyeuse vie, vous réjouir le tempérament, et vous n'avez rien de plus pressé, pour vous préparer à cette œuvre importante, que de venir pleurer lamentablement sur vos amours en danger! (Ils se lèvent.) Je suis votre ami, comme vous le disiez, c'est-à-dire que je vous trouve passables compagnons, et que je vous prends volontiers pour partenaires, dans cette noce perpétuelle où je fais danser ma vie; mais je déclare que je renonce à votre amitié, si vous venez fourrer des tragédies dans mon carnaval... Vous aimez? Pardieu! moi aussi. Mais je prends les plaisirs de l'amour et j'en laisse les peines aux imbéciles... Voilà ce que j'avais à vous dire, et si vous trouvez que cette profession de foi ne répond pas bien directement à vos questions, j'ajouterai trois mots qui diront tout: Laissez-moi tranquille! (Il va se mettre sur le canapé.)

BELVAL. Georges, tu es prévenu... nous aurons l'œil sur toi... Adieu!

DUPLAN. Oui, nous aurons...

GEORGES, sèchement. Hein!

DUPLAN, effrayé. Il aura l'œil... (Ils se dirigent vers la porte.)

GEORGES. Comment?... vous partez?... Vrai, vous avez tort, et si vous restiez je vous ferais peut-être voir, à tous les deux, quelque chose qui satisferait pleinement votre soif d'explications.

BELVAL. Ceci a l'air d'une menace, Georges; je resto.

DUPLAN. Soit!... restons... Du moment que tu nous pries.

GEORGES. Vous devenez raisonnables. (Il prête l'oreille.)

BELVAL. Qu'y a-t-il?

GEORGES. Rien... rien, mes bons amis. (Benjamin paraît sur le seuil de la porte à gauche.) Allez au salon, où nos convives ne tarderont pas à se réunir... Je passe un habit et je vous rejoins.

DUPLAN. Mais si tu tardes trop?...

GEORGES. Vous vous mettez à table... Allez!... (Belval et Duplan sortent par la droite. Georges referme la porte derrière eux et dit à Benjamin): Fais entrer.

BENJAMIN, à la cantonnade. Par ici, madame, par ici...

GEORGES. Ma mère!... Il était temps.

(Benjamin sort après l'entrée de Marianne.)

SCÈNE VI.

GEORGES, MARIANNE.

MARIANNE. Mo' v'là, moi! Comment vas-tu, m'n enfant?

GEORGES. Mais, très-bien, ma mère, comme vous voyez.

MARIANNE. Allons, tant mieux. Et cette conduite?... Es-tu bien sage, mauvais sujet?

GEORGES, la conduisant au canapé. Comme une image, manian. Et je serais bien ingrat s'il n'en était pas ainsi, après toutes vos bontés...

MARIANNE. Tu as raison. Tu serais le dernier des derniers, si tu ne me récompensais pas de tout ce que j'ai fait pour toi, et des bêtises maternelles où je me suis jetée, dans ma joie d'avoir retrouvé mon fleu.

GEORGES, debout. Regretteriez-vous vos bons procédés à mon égard?

MARIANNE. Moi? Celui qui dirait ça en aurait menti comme un chien... Mais, tu sais, m'n enfant... je suis en puissance de mari... Tournillon est bien la meilleure pâte d'homme que le bon Dieu ait pétri de ses mains; mais c'est égal, je n'ai pas encore osé lui lâcher que tu avais eu besoin de son magot pour réparer tes erreurs...

GEORGES. Eh bien! ne lui dites pas, et avant qu'il soit longtemps...

MARIANNE. C'est qu'il n'y a plus moyen de dissimuler la chose.

GEORGES. Comment?

MARIANNE. Tu sais que Tournillon et moi nous nourrissons l'espoir, aussitôt ton mariage bâclé avec Rose, de nous retirer dans quelque coin, à la campagne?

GEORGES. Eh bien?

MARIANNE. Eh bien! v'là-t-il pas que ce brave homme a trouvé une superbe occasion, à ce qu'il dit. Il n'y a plus qu'à abouler la monnaie. Ça doit se faire aujourd'hui; Tournillon va venir me chercher ici, tout à l'heure. Nous devons aller chez le notaire terminer la chose, et, de là, gobelotter quelque part dans la banlieue, avec Rose qui va venir aussi nous retrouver chez toi... histoire de savoir comment va ta santé.

GEORGES, à part. Diable! (Haut.) Croyez, ma mère, que je suis au désespoir de vous voir dans l'embarras à cause de moi... Voyons...

pourriez-vous gagner un jour encore? (*Il se place près d'elle.*)

MARIANNE. A quoi bon?... il ne me tombera pas dans les pattes douze mille francs d'ici à demain.

GEORGES. Mon Dieu! si vous vouliez, vous pourriez les trouver.

MARIANNE. Comment cela?

GEORGES. Je connais un honnête homme qui me prêterait volontiers la somme, si vous consentiez à en garantir le paiement.

MARIANNE. Ça va. Fais-le venir, et me v'la prête à lui donner pour son argent une parole qui vaut de l'or.

GEORGES, *allant à la table*. Je n'ai pas besoin de le faire venir; mettez seulement votre signature au dos de deux billets... souscrits par moi, et ce soir... vous aurez l'argent.

MARIANNE. Ma signature?... Pas de ça, Lisette... le nom de Marianne Tournillon ne s'est jamais lu sur un papier timbré, et il ne s'y lira jamais.

GEORGES. Mais, ma mère...

MARIANNE. Non, je te dis. Je sais ce qu'il en est, va! Le papier timbré, vois-tu? c'est, sans comparaison, comme une meule de moulin: si on se laisse prendre un doigt là-dedans, faut que tout le corps y passe. Je ne veux pas de ça!

GEORGES, *à part*. Allons! il faut y renoncer. (*Haut.*) Adieu, ma mère.

MARIANNE. Où vas-tu?

GEORGES. Je vais sortir, je verrai mes amis. C'est une faible espérance, mais il faut essayer.

MARIANNE. Pas de bêtises avec les marchands d'argent, toujours.

GEORGES. N'ayez pas peur. D'ailleurs, je vais m'habiller et je vous reverrai avant de partir. (*Il entre dans sa chambre à coucher, à gauche.*)

SCÈNE VII.

MARIANNE, puis M^{me} DURESNEL.

MARIANNE, *seule*. Allons, je dégoiserais la chose à Tournillon... Parbleu! il ne me mangera pas, cet homme... je me mettrais en travers... C'est égal... je donnerais bien vingt francs pour avoir ses douze mille livres à lui jeter au nez.

M^{me} DURESNEL, *qui est entrée à gauche pendant les dernières paroles de Marianne*. Eh bien, ma mère, vous les aurez et il ne vous en coûtera rien.

MARIANNE. Ah! tu m'as fait peur, m'n enfant; j'ai cru que c'était Tournillon. Qu'est-ce que tu as dit que j'aurais?

M^{me} DURESNEL. L'argent dont vous avez besoin. Vous m'avez parlé hier de votre embaras... j'ai touché ce matin le prix de mon assurance et j'accours... Prenez... (*Elle lui présente un portefeuille.*)

MARIANNE. Bonne fille, je te suis bien reconnaissante, va! mais tu penses bien que je ne peux pas accepter.

M^{me} DURESNEL. Oh! ma mère, si-je refusé les bienfaits dont vous m'avez comblée?

MARIANNE. Ce n'est pas la même chose...

M^{me} DURESNEL. D'ailleurs, ne dois-je pas épouser votre fils?

MARIANNE. Je l'espère bien... Allons, je vois qu'il faut te céder... Mais, sois calme, ma petite Rose; je m'acquitterai en te faisant cadeau d'un bon et beau mari; tu seras heureuse, c'est moi qui te le dis.

M^{me} DURESNEL, *soupirant*. Heureuse!..

MARIANNE. J'entends le pas de mon homme; merci encore, m'n enfant. *Elle sort le portefeuille.*

SCÈNE VIII.

MARIANNE, M^{me} DURESNEL, TOURNILLON, *entrant à gauche.*

MARIANNE. Arrive donc, grand flandrin; tu n'as pas de honte de te faire attendre comme ça par des femmes du sexe!

TOURNILLON. Moi, femme rare? Jamais! Le militaire ne connaît que l'exactitude, et...

MARIANNE. Nous savons ça... Mais c'est pas de ça qu'il s'agit. Offre ton bras à Rose et parlons.

TOURNILLON. Volontiers; mais tu sais qu'avant de songer aux plaisirs, il faut que nous donnions un instant aux affaires... Où est l'argent?

MARIANNE, *lui donnant le portefeuille*. Voilà, présent à l'appel, comme tu dis, vieux trou-pier.

TOURNILLON, *comptant les billets*. Tiens, c'est drôle!..

MARIANNE. Quoi, qu'est drôle?

TOURNILLON. Oh! rien. (*À part.*) J'avais pourtant fait une marque sur les billets, et la marque n'y est plus. Il y a du louche là-dessous.

MARIANNE. Allons donc! En route, mauvaise troupe!

TOURNILLON. Filons! (*Mouvement pour sortir.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PHOEBUS, *entrant à droite; il porte une bourriche qu'il dépose sur une chaise près de la porte.*

MARIANNE, *le reconnaissant*. Qu'est-ce que je vois-là? Qu'est-ce que tu viens faire ici, gamin?

PHOEBUS, *à part*. Aïe! je suis pincé! (*Haut.*) Madade, j'ai l'honneur de vous saluer, moelleusement.

MARIANNE. Qu'est-ce que tu demandes ici?

PHOEBUS. Mais, j'y suis par ordre de mon maître.

MARIANNE. Ton maître, le comte d'Acabros? Hé bien! je suis contente de te voir... (*Phoebus veut s'esquiver.*) Tournillon, empêche-le de sortir. (*Tournillon se place devant la porte.*) Cette fois-ci, tu vas me dire l'adresse de ton filou de patron.

PHOEBUS. Je suis désolé de vous refuser, madame, mais M. le comte ne doit pas avoir affaire à vous... Je vous souhaite le bonjour.

MARIANNE. Veux-tu rester là?..

TOURNILLON, *qui a regardé la bourriche*. Laisse donc monsieur aller à ses affaires, la femme... il est peut-être pressé.

MARIANNE. Ça m'est bien égal; je veux qu'il me dise ce que je lui demande.

TOURNILLON. Laisse-le aller. Fiche ton camp, freluquet! (*Il le fait pirouetter et lui donne un coup de pied.*)

PHOEBUS, *à part*. Sont-ils peu moelleux! (*Il reprend sa bourriche et sort par où il est entré.*)

SCÈNE X.

MARIANNE, TOURNILLON, M^{me} DURESNEL, puis GEORGES.

MARIANNE. Ah ça, es-tu fou?.. je l'aurais bien forcé...

TOURNILLON. A te dire cette adresse?... inutile... je la sais...

MARIANNE. Toi?

TOURNILLON. Oui; je l'ai lue sur la bourriche.

MARIANNE. Tiens! a-t-on vu, ce vieux rusé!

TOURNILLON. C'est à deux pas, rue du Helder, et si tu y tiens, je vais t'y conduire.

MARIANNE. Ça va, faut pas remettre ces choses-là. (*Is vont pour sortir quand Georges entre; il est habillé.*)

GEORGES, *donnant la main à Tournillon*. Salut, beau-père. (*À Rose.*) Tous les jours plus adorable.

MARIANNE. Veux-tu te taire, grand fadard! tu vas avoir le temps de faire des compliments quand nous ne serons plus là. Rose va rester avec toi, pendant que nous donnerons un coup de pied jusque chez un particulier qui demeure ici près et à qui j'ai deux mots à dire. (*Bas.*) L'affaire est arrangée.

GEORGES, *de même*. Ah! tant mieux.

M^{me} DURESNEL, *bas, à Marianne*. Comment? vous voulez?

MARIANNE. C'te bêtise!.. Est-ce que tu ne peux pas rester un moment avec ton futur? Nous reviendrons le prendre. A tout à l'heure. (*Elle sort par la gauche avec Tournillon.*)

ENSEMBLE.

Air de Kriessel.

MARIANNE, TOURNILLON.

En ce logement
Il faut nous attendre,
Nous viendrons te prendre
Avant un instant.

GEORGES.

En ce logement
Vous pouvez attendre,
Ils viendront vous prendre
Avant un instant.

M^{me} DURESNEL.

En ce logement,
Je vais vous attendre,
Revenez me prendre
Dans un court instant.

SCÈNE XI.

GEORGES, M^{me} DURESNEL.

GEORGES, *à part*. Un tête à tête! Et Belval qui est là à côté. J'ai envie de rendre la position tout à fait originale. (*Haut.*) M'autorisez-vous, madame, à m'applaudir d'un hasard qui me permet enfin de vous entretenir sans témoins?

M^{me} DURESNEL, *froidement*. Je n'imagine pas monsieur, que vous ayez rien à me dire que votre mère ne puisse entendre.

GEORGES. Rose, croyez-vous donc que j'aie complètement oublié cette passion que vous m'avez inspirée? Croyez-vous qu'un sentiment pareil s'efface à jamais d'un cœur si ardemment embrasé, et qu'il ne soit prêt à se rallumer à la première étincelle?

M^{me} DURESNEL. Où voulez-vous en venir? monsieur.

GEORGES. A ceci: que le bonheur de ma vie est entre vos mains... Oui, je veux que votre froideur s'échauffe au feu que je sens là; je veux que votre main, (*il lui prend la main*) si je la touche, frémissse d'une étreinte sympathique au lieu de rester froide dans la mienne; je veux qu'au lieu de mener à l'église une épouse résignée, j'y mène une amante heureuse; je veux, enfin, être certain d'avance du bonheur que j'espère, et ne pas ouvrir imprudemment ma maison à un supplice de tous les instants; voilà ce que je veux, Rose, m'entendez-vous? (*Il la prend par la taille.*)

M^{me} DURESNEL, *se dégageant*. Je vous comprends trop, monsieur; vous voyez que j'avais raison de redouter une pareille entrevue, puisque j'y devais trouver l'insulte!

GEORGES. Madamé!..

M^{me} DURESNEL. Je vous épouserai, monsieur, et je vous remercierai toute ma vie d'avoir bien voulu me relever de l'abaissement où je suis... Vous trouverez en moi une épouse

dévouée à ses devoirs. Voilà tout ce que je puis vous promettre, et en retour, j'ose espérer que vous respecterez et que vous saurez faire respecter la femme qui portera votre nom. *(En ce moment on entend du bruit dans la coulisse.)*

MIGNONETTE, en dehors. C'est bon... Je connais le chemin!

GEORGES, à part. Mignonette?...

M^{me} DURESNEL. Cette voix... c'est celle d'une femme... Oh! monsieur! deviez-vous m'exposer à une pareille rencontre?...

GEORGES. En vérité, madame, j'ignore ce que ce peut être... En tout cas, soyez assez bonne pour entrer là... un instant. *(Il lui désigne la porte de la chambre à gauche.)*

M^{me} DURESNEL. Soit, monsieur... J'ai mérité cette nouvelle humiliation. *(Elle entre dans le cabinet, Georges donne un tour de clef à la porte.)*

SCENE XII.

GEORGES, MIGNONETTE.

MIGNONETTE, passant sa tête par la porte à droite. Peut-on entrer?

GEORGES. Je le crois pardieu bien! Tu ne pouvais arriver plus à propos. *(Il va la prendre par la main pour l'introduire, elle est richement parée.)*

MIGNONETTE. Georges, vous êtes un amour d'homme. *(Georges rit.)* Pourquoi riez-vous comme ça?

GEORGES. Oh! le plaisir de te voir, et puis autre chose... *(A part.)* Me voici dans une position tout à fait exceptionnelle. *(Il montre la boiserie du fond, la porte de la chambre de gauche, puis Mignonette, et rit aux éclats.)*

MIGNONETTE. Comment?... encore!... Ah ça, savez-vous bien que je pourrais me fâcher.

GEORGES. Tu n'en feras rien, Mignonette.

MIGNONETTE, se laissant embrasser. Finissez donc, vilain monstre, vous me chiffonnez mon cul.

GEORGES. Tiens, à quoidonc serviraient les cols, si on ne les chiffonnait pas? A propos de ça, et ton Duplan, qu'est-ce que tu en fais?

MIGNONETTE. Oh! je n'ai pas à m'en plaindre, depuis qu'il est dans son accès de générosité, il me donne tout ce que je veux; seulement il est jaloux!... jaloux comme un chat maigre. Il me tient continuellement en chatte privée; heureusement aujourd'hui, il allait déjeuner en ville chez quelque mauvais sujet de ses amis...

GEORGES, riant. Merci!

MIGNONETTE. Pourquoi ça?

GEORGES. Oh! pour rien... continue...

MIGNONETTE. Alors moi, j'ai profité de ça pour m'échapper et venir ici. Êtes-vous content?

GEORGES. Oh! plus que tu ne peux croire.

MIGNONETTE. Vous m'aimez donc un peu?

GEORGES. Un peu?... beaucoup!... passionnément!... pas du tout!... Est-ce qu'on aime? Vois-tu, cher petite, quand j'ai vu que tu étais la maîtresse de mon ami Duplan, je me suis dit: Il est trop heureux, ce coquin-là, il faut absolument que j'y mette bon ordre... et... et voilà!

MIGNONETTE, pleurant. Ah! que je suis malheureuse!... Moi qui croyais que vous vous étiez battu par amour pour moi?...

GEORGES, riant. Que t'importe, et quelle diable de rago as-tu d'être aimée? pourvu qu'on se plaise...

MIGNONETTE, tout à coup calmée. Tiens, au fait... ça n'est bien égal! *(On entend des voix et des éclats de rire de l'autre côté de la boiserie.)* Ah! mon Dieu!...

GEORGES. Quoi donc?

MIGNONETTE. Ce bruit... J'ai cru entendre la voix de Duplan... s'il me trouvait ici!...

GEORGES. Je vais voir ce que c'est. *(Désignant le cabinet de droite.)* Entre toujours là, et n'en bouge pas.

MIGNONETTE, entrant. Il n'y a pas de risque?

SCENE XIII.

GEORGES, puis DUPLAN, BERTRAND, BELVAL, TROIS AUTRES CONVIVES.

GEORGES, seul, donnant un tour de clé au cabinet. *(Musique de l'orchestre.)* Complet! *(Riant.)* Ma foi! quand je promettais à Belval et à Duplan quelque chose de curieux pour leur dessert, je parlais un peu au hasard; mais maintenant je suis en mesure! *(Il va vers le fond, puis revient vers la porte de l'antichambre à gauche.)* Ah! cette porte... il ne faut pas se laisser surprendre. *(Il ferme la porte au verrou, puis va au fond et pousse un ressort; la boiserie glisse dans une rainure et découvre une table richement servie, garnie de candélabres allumés, ce qui forme un contraste avec le jour qui brille au dehors. — Les convives sont à table.)*

DUPLAN, le verre à la main. Ah! voilà le seigneur amphitryon.

GEORGES. Je vous demande pardon, messieurs, si je me suis fait attendre; mais d'importantes affaires... J'espère que tout a été à votre gré.

DUPLAN. *(Il est un peu ariné.)* Pardieu! la chère est exquise et les vins excellents. Pour ma part, j'y ai fait largement honneur.

GEORGES, prenant le milieu de la table. Oui, je vois... mais je ne veux pas rester en arrière. *(Il fait remplir son verre par Benjamin, qui se tient derrière lui.)* Remplis-moi ça de madère. — Messieurs, je vide cette coquille de noix à la prospérité de votre appétit.

BERTRAND. Voilà qui est royalement bu.

GEORGES. Et maintenant faites chorus. *(Les convives reprennent en chœur.)*

Air de Satan (Doché.)

Buvons, amis, le temps qui vole
Veut qu'on vieillisse un verre en main,
Un verre en main.
Le vin, pour tous, est le symbole
Du seul bonheur qui soit certain.
Heureux est celui qui se grise!
La joie est fille du nectar.
Répétons en chœur sa devise:
Vivez Bordeaux, Beaune et Pomard!
Oui...

(A ce moment, on entend le bruit d'une vive dispute, à gauche en dehors.)

LA VOIX DE PHOEBUS. M. le comte n'est pas visible.

LA VOIX DE MARIANNE. Nous entrerons, te dis-je.

DUPLAN. Ah ça, Georges, on parle bien haut chez toi.

GEORGES. Bois sans t'inquiéter de cela.

REPRISE EN CHOEUR.

Buvons, amis, le temps qui vole, etc.

(Pendant la reprise, le bruit de la coulisse a redoublé, on entend la dispute malgré le cliquetis de verres et d'assiettes qui se fait en scène.)

DUPLAN. Ne peut-on pas se nourrir tranquillement ici?

GEORGES. Quelques créanciers à qui Phoebus, en serviteur fidèle, interdit la vue de son maître.

DUPLAN. Des créanciers! laissez-nous les voir.

GEORGES, haussant les épaules. Ah! pardieu, si cela peut vous faire plaisir... Va les chercher, Duplan, et nous les jugerons. — Nous les ferons boire, ou nous les jeterons par la fenêtre, selon votre décision, messieurs.

DUPLAN. Bravo! Venez avec moi, docteur.

BERTRAND. Volontiers... *(Bertrand et Duplan saisissent chacun un candélabre, et vont, un peu avinés, ouvrir la porte à droite.)*

SCENE XIV.

GEORGES, BELVAL, DUPLAN, BERTRAND, LES TROIS CONVIVES, MARIANNE, TOURNILLON; plus tard, M^{me} DURESNEL, MIGNONETTE.

DUPLAN, d'une voix grave. Qu'on introduise les néophytes.

MARIANNE, paraissant. Ah! je savais bien que j'entrerais, moi!...

GEORGES, faisant un bond sur sa chaise. Cette voix!... *(Duplan offre sa main à Marianne. Bertrand prend celle de Tournillon et ils les introduisent avec une gravité grotesque.)*

MARIANNE, après avoir rendu plusieurs saluts à Duplan, tandis que Tournillon en fait autant à Bertrand. Ah! regarde donc, notre homme... *(Elle lui montre l'appartement.)*

TOURNILLON, regardant autour de lui avec surprise. Je vois, la femme... et si nous n'étions pas sortis, il y a un quart d'heure, de chez le colonel, rue Taibout, pour aller rue du Helder...

MARIANNE. Ah ça, où est donc le comte d'Abrados?

DUPLAN, montrant Georges qui s'est avancé, tout pâle, jusque sur le seuil de l'ouverture du fond. Voici le comte d'Abrados...

MARIANNE, jetant un cri. Ah! ce n'est pas vrai!...

GEORGES, d'abord irrésolu, puis prenant son parti. Oui... le comte d'Abrados, c'est moi...

MARIANNE. Toi?... C'est toi qui l'empiffrais avec mon poisson?... sacré gueusard!

DUPLAN, riant, derrière le canapé. Oh! oh! Par quelle fenêtre Georges va-t-il faire jeter cette femme?

MARIANNE. Par aucune, mon chéri... *(Tournillon fait un mouvement de fureur.)* Tais-toi, Tournillon... laisse-moi parler. — On jette donc sa maman par la fenêtre, ici?

TOUS. Sa mère!...

DUPLAN, riant. Parfait! A partir d'aujourd'hui, je déclare que je ne prendrai de poisson et d'escrime que dans la famille de notre ami Georges...

BELVAL. Duplan, on ne frappe pas les gens à terre. — Retirons-nous, messieurs.

TOURNILLON. Restez! Faut que le chapelet se débrouille un peu mieux que ça.

GEORGES. Mon beau-père a raison, messieurs, tout n'est pas dit entre nous.

MARIANNE. A-t-on vu ce gredin-là, qui lève le front et qui parle haut, quand il devrait baisser la poussière et mourir de honte. Tu ne veux donc pas mourir de honte, dis?

GEORGES. Non, ma bonne mère, non; laissez-moi achever. *(A ses convives.)* Je n'ai pas besoin de vous dire, mes très-chers amis, que vous venez de surprendre un secret qui a tué Sigismond... Je pourrais vous menacer du même sort; mais je me soucie des gorges chaudes que vous allez faire, comme d'une bouteille vide ou d'une carcasse de faisan. Cependant, il me déplairait de vous laisser même l'apparence d'un triomphe, et je veux que, dans cette histoire, tous les rieurs ne soient

pas du même côté. — Belval, Duplan, je vous avais promis de vous fournir aujourd'hui même une surprise. Il n'en est arrivé une... assez jolie... A vous d'avoir la vôtre... Prenez ces deux clefs et ouvrez ces deux portes... toi, celle-ci, Belval ; toi, Duplan, celle-là.

BELVAL. Ces portes... pourquoi ?

GEORGES. Ouvrez toujours. (Belval ouvre la porte de gauche. Madame Duresnel paraît ; sa terreur en voyant tout ce monde. — Forte à l'orchestre.)

BELVAL, stupéfait. Vous, madame !

MARIANNE. Rosé ici !... enfermée !... (Même jeu à droite.)

DUPLAN, d'un air tragique. Arrière, madame !...

BELVAL, Georges, je te ferai repentir.

GEORGES, avec calme. Je ne me repens jamais, mon cher.

MARIANNE. Et tu crois que ça se passera comme ça, brigand !

MIGNONETTE, à Georges. Ah ! monsieur, c'est bien petit de votre part !... Si vous saviez comme je vous méprise !...

DUPLAN. Oh ! Georges... Georges !...

MIGNONETTE, le croyant furieux et voulant le retenir. Mon ami !

GEORGES, à Duplan. Quand vous voudrez, nous nous reverrons !...

DUPLAN. Non... non... je ne te reverrai jamais !...

GEORGES. Vous du moins, M. de Belval !...

BELVAL. Oh ! moi !...

M^{ME} DURESNEL, bas et vivement à Belval. Édouard... je vous en prie !...

BELVAL, avec effort. Rendez grâce à ce qu'en ce moment ma volonté n'est pas libre !...

GEORGES. A votre aise, monsieur. (Se tournant vers les autres convives restés près de la table.) Quant à ces autres individus éparpillés dans la chambre, qu'il leur suffise de savoir que je me promènerai ce soir sur le boulevard des Italiens. A bon entendre, salut.

ENSEMBLE.

Air de KrieseL.

GEORGES.

Je vous brave tous en face,
Et si vous osez venir,
Rappelez-vous ma menace,
Je suis homme à la tenir.

Tous.

En ce moment il menace.
Pourant il devrait rougir.
Mais d'une parole audace,
Nous saurons bien le punir.

(Georges sonne, Phœbus paraît.)

GEORGES. Phœbus, reconduisez.

MIGNONETTE, à Duplan. Mais puisque je vous dis que je vous expliquerai !...

DUPLAN. Je le souhaite beaucoup plus que je ne l'espère.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Je vous brave tous en face,
En ce moment il menace.

(Belval, Duplan, Mignonette, Bertrand et les trois convives sortent par la porte de droite que Phœbus tient ouverte.)

SCÈNE XV.

GEORGES, MARIANNE, TOURNILLON, M^{ME} DURESNEL.

MARIANNE. A nous deux maintenant ; il y a assez longtemps que je me mange les poings !...

TOURNILLON. C'est aux hommes de parler, madame Tournillon... la chose d'aujourd'hui est assez conséquente pour ça !...

MARIANNE. Va donc, vieux crâne... je te cède la parole !... (M^{ME} Duresnel la conduit au canapé.)

TOURNILLON, à Georges. Pour lors, monsieur le colonel, vous avez fait vos orges au Mexique, et puis vous êtes venu vous donner du bon temps à Paris ; vous vous logez comme le gouvernement, vous mangez comme un ministre, vous buvez comme un pompier, vous brûlez des bougies en plein jour, comme si la lumière de tout le monde n'était pas assez bonne pour vous ; tout ça ne regarde personne. Vous n'aimez pas vos amis et vous méprisez vos parents ; ça importe encore fort peu. Pour mon compte, ça m'amuse beaucoup que vous me méprisiez ; je trouve le potage divertissant, et j'en tirais si ça ne faisait pas pleurer votre brave femme de mère. Tout ça, comme je disais, c'est rien ; mais ce qui est beaucoup, c'est que vous ayez menti comme un tartuffe. C'est la manière dont vous vous êtes conduit à l'égard de cette pauvre Rosé, quand vous ne deviez songer qu'à réparer le mal que vous lui avez fait. Voilà ce qui n'est pas beau et ce qu'on vous reproche. Si vous avez quelque chose à dire, causez !...

GEORGES. Monsieur, vous venez de me parler un peu rudement, assez pour qu'il me fût impossible de le souffrir de tout autre que vous, mais vous n'avez dit que la vérité, et je ne chercherai pas d'excuse. (A madame Duresnel.) Il ne me reste donc plus qu'une explication à donner, qu'un pardon à implorer !...

M^{ME} DURESNEL. C'est inutile, monsieur, je n'ai rien à vous pardonner, et je n'ai rien à entendre de votre bouche. Le jour où j'ai conçu l'espoir de retrouver l'honneur et de rendre un père à mon fils, ce jour-là j'ai résolu de tout souffrir sans jamais me plaindre !... Le sacrifice est fait, et ma résolution est prise !...

MARIANNE. Non, je ne souffrirai pas que tu te condammes à l'épouser !... car je ne veux pas que tu sois malheureuse !... et tu le serais avec lui !... (A Georges.) Qu'est-ce que tu vas devenir à c't'heure ?

GEORGES. Que sais-je ! il est possible que je me brûle la cervelle.

MARIANNE. Il me manquerait plus que ça ! Que je te voie toucher à ce que le bon Dieu a fait !

GEORGES. Si ce moyen vulgaire me répugne trop, je m'en irai dans quelque pays où l'on se bat, et je me ferai tuer. Vous serez débarrassée de moi, et vous pourrez vivre heureuse.

MARIANNE, avec une émotion mêlée de colère. Heureuse, quand tu seras mort ! Tu as commis bien des crimes, canaille que tu es ! mais tu n'es pas encore capable d'avoir eu cette idée-là. C'est pas maintenant que tu devrais mourir. Fallait t'en aller dans l'autre monde quand tu étais tout petit !... quand tu étais bon à faire le plus joli petit ange qu'il y ait dans le paradis du bon Dieu !

GEORGES. C'est-à-dire, ma mère, que vous préférez que je continue la vie que je mène, que j'use le peu de crédit qui me reste, et que, poussé par le besoin !...

MARIANNE. Assez, malheureux enfant, assez !... pas un mot de plus !... ou je te maudis !...

M^{ME} DURESNEL. Ma mère !

MARIANNE, en larmes. Eh ! bien, non ! non ! là, je ne te maudis pas !... mais retiens bien que tu vois la mère pour la dernière fois dans cette maison !... Et si quelque jour la grâce d'en haut te touche le cœur, là, sérieusement, viens-t'en me le dire !... fixe un matin ousoque tu mèneras la femme devant monsieur le

maire... et alors... je ne te dis que ça !... (Georges reste immobile.) Adieu. (Elle lui tend les bras.) Adieu !... Viens Rosé. (Elle se dirige vers la porte, puis se retourne, lui tend encore les bras. D'une voix douce.) Adieu, Georges. (Se redressant furieuse devant l'indifférence de Georges qui reste immobile.) Viens, mon homme. (Elle sort avec madame Duresnel.)

TOURNILLON, à Georges, avant de les suivre. Vous voyez quelle mère vous avez, monsieur. Vous reviendrez à elle, ça, j'en suis sûr. Mais songez bien à ce que je vas vous dire : Je ne veux plus que cette pauvre femme-là souffre à cause de vous !... (Mouvement de Georges.) Je ne le veux plus !...

SCÈNE XVI.

GEORGES, seul ; puis PHOEBUS.

GEORGES, avec violence. Ah ! au diable ! Mauvaise journée ! Que mes chers amis sachent que je ne suis pas né aux Tuileries, c'est la moindre des choses. Mais mon dernier écu parti, et mon crédit mort, voilà qui est grave. (Il est devant la table sur laquelle se trouvent les billets faits à Verminot.) Si je voulais pourtant ! Oh ! encore cette ignoble idée. Qu'est-ce !

PHOEBUS, entrant à gauche. Monsieur Verminot demande à parler à monsieur.

GEORGES, vivement. Je ne veux pas le voir.

PHOEBUS. Bien, monsieur. Et puis voici une lettre !...

GEORGES. Donnez D'Athénaïs !... Attendez !... (Lisant.) Ah ! il ne manquait que ça. Elle part ! elle part avec lord Stanley. Par le grand diable d'enfer ! ça ne sera pas. (A Phœbus.) Où vas-tu ?

PHOEBUS. Renvoyer monsieur Verminot.

GEORGES. Attendez ! Fais-moi du punch. (Phœbus va au fond et prépare du punch sur la table. Georges regardant les billets.) Si j'étais sûr que ce Verminot garde les billets !... j'aurais Athénaïs, j'épouserais Rosé, je paierais !...

PHOEBUS, apportant le verre de punch sur un plateau. Voilà, monsieur.

GEORGES, à part, après avoir bu. Et on ne saurait rien. (A Phœbus.) Bonne-m'en un autre. A part.) Oui, mais si on savait !...

PHOEBUS, apportant le second verre. Voilà, monsieur.

GEORGES. C'est bien. Va-t'en ! si je sonne, tu renverras Verminot !... Si je veux le voir, je l'appellerai moi-même. (Phœbus sort.) Après tout, dans les cas difficiles, un coup de pistolet, et tout finit !... (il boit) moelleusement, comme dit Phœbus. (Il prend la plume, va pour écrire, hésite.) Non ! (Il se dirige vers le fond, lève la main vers le cordon de sonnette, hésite encore, prend un verre, mais au moment de boire, il le jette à terre avec violence.) Ah ça, je deviens stupide. Il faut pourtant se décider. Ah ! quelle idée ! (Appelant.) Phœbus ! Phœbus !

PHOEBUS, entrant. Monsieur ?

GEORGES. As-tu une pièce de cinq francs sur toi ?

PHOEBUS. Oui, monsieur.

GEORGES. Jette-la !

PHOEBUS. Où ça ?

GEORGES. En l'air. (Phœbus obéit.) Bien. Va-t'en.

PHOEBUS. Oui, monsieur. (Il veut ramasser la pièce.)

GEORGES. Laisse ça là !

PHOEBUS, étonné. Ah ! (Il veut encore ramasser la pièce.)

GEORGES, avec colère. Laisse ça là.

PHOEBUS, stupéfait. Ah ! (Il se retire à recu-

ions en regardant toujours sa pièce, et en répétant son Ah ! d'étonnement.)

GEORGES, seul. Le sort en est jeté !... Si la pièce est tombée pile, je sonne et je me voue au pot-au-feu... Si c'est face ! (Avec violence.) Si c'est face ! que le monde s'écroute et que le fils de mon père donne la pâture à sa fantaisie... C'est dit... Allons. (Il se dirige vers la pièce. La toile tombe.)

ACTE III.

La cour — jardin d'un restaurant de campagne. — Fond, une grille; sur chaque pilier de la porte une lanterne. — Droite, premier plan, une table de jardin avec chaise; deuxième plan, l'entrée d'un salon de quatre-vingts couverts; quatrième plan, allée de bosquets, longeant la grille intérieurement. — Gauche, premier plan, un banc de jardin; deuxième plan, l'entrée d'un pavillon élégant auquel on arrive par un perron.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPLAN, BERTRAND, GARÇONS DE RESTAURANT.

Au lever du rideau, grand mouvement de garçons allant et venant des cuisines au salon de droite. Ils portent des plats dressés et des bouteilles. On entend des cris joyeux. Duplan et Bertrand arrivent par la grille du fond en toilette de bal, et portant des masques à la main et des dominos noirs sur leurs bras.

DUPLAN, précédant Bertrand. Arrivez donc, docteur, arrivez donc... (Arrêtant un des garçons qui passent.) Garçon...

LE GARÇON. Pardon, monsieur, je suis pressé, à cause du repas de noce.

DUPLAN. C'est moi qui ai retenu ce salon en face.

LE GARÇON. Pour le bal costumé ?

DUPLAN. Oui. Tout est-il prêt?... Est-il déjà venu du monde ?

LE GARÇON. Personne, il est encore de si bonne heure, mais tout est préparé. (Il sort.)

BERTRAND. Ah ! ça, maintenant, vous allez peut-être me dire pourquoi vous m'avez jeté ce dominosur les bras, et m'avez conduit dans ce restaurant situé hors barrière, à La Chapelle-Saint-Denis ?

DUPLAN, lui montrant le salon de droite. Entendez-vous les joyeuses acclamations qui s'élancent par bouffées de ce salon de quatre-vingts couverts ?

BERTRAND. Ce qui veut dire que nous sommes à la noce.

DUPLAN. Non pas nous, mais bien notre ex-ami, le colonel Georges Dupuis, comte d'Abra-dos, qui, après la scène que vous savez, s'est jeté tout-à-coup dans la réforme, et a obtenu, en récompense, la bénédiction de sa mère, la marquise de marée, et la main de madame Duresnel.

BERTRAND. Qu'avons-nous de commun avec monsieur Dupuis ? et que venons-nous faire ici, alors ?

DUPLAN. Nous venons réaliser une idée à moi.

BERTRAND. Oh ! j'ai envie de m'en aller.

DUPLAN. Vous auriez tort, mauvais plaisant, car, je vous prépare un très-joyeux spectacle. J'ai voulu me venger de ce grand bandit de Georges, qui n'a pas craint de compromettre à mes yeux cette pauvre Mignonette.

BERTRAND. Vous voulez le tuer ?

DUPLAN. Oh ! non, non, je ne suis pas pour

les moyens extrêmes... Je veux seulement l'humilier, aussi ai-je convié tous nos anciens amis à un grand bal que je donne là, dans cet établissement. (Il montre le pavillon de gauche.) J'ai mis en regard de cette noce bourgeoise et populaire une fête splendide et distinguée, en face de ces joies communes une joie élégamment échovellée. Croyez-vous que l'orgueil de Georges ne recevra pas de ce rapprochement imprévu une douloureuse blessure ?

BERTRAND. En effet. (Montrant son domino.) Mais à quoi bon cette mascarade ?

DUPLAN. Mignonette éprouvait le désir d'essayer un charmant costume, et je n'ai pas cru devoir lui refuser cette satisfaction. Pauvre fille ! je l'ai tant fait souffrir par ma ridicule jalousie !

BERTRAND. Et pourquoi sommes-nous venus sans elle ?

DUPLAN. Elle arrivera plus tard... J'ai voulu donner un coup d'œil aux préparatifs. Mais il me semble que nos invités tardent bien... Ah ! voici toujours Belval... Pauvre garçon ! il a l'air du désespoir incarné !

SCÈNE II.

DUPLAN, BERTRAND, BELVAL.

BELVAL, lui serrant la main. Bonsoir, Duplan. Je vous salue, docteur !

DUPLAN. Tu t'es donc décidé à venir ? je t'en remercie.

BELVAL. Oui, que veux-tu ? J'éprouve une sorte de plaisir à retourner le fer dans la blessure. Ce matin, j'étais à l'église; ce soir, me voilà ici.

DUPLAN. Ne sois donc pas ainsi, que diable ! il faut être homme. (On voit passer plusieurs masques ou dominos qui se dirigent vers le perron du pavillon, et disparaissent dans le salon.) Tiens ! justement nos invités arrivent, nous allons te distraire.

BELVAL. J'en doute, et pourtant...

DUPLAN. Quoi ?

BELVAL. Pourtant, j'ai des moments d'espoir insensé ! Il me semble que cette journée ne finira jamais, et que, dans ce temps si long, il arrivera quelque chose... C'est pour cela que je suis venu; et puis, je la verrai peut-être encore une fois.

DUPLAN. Certes, tu la verras. Mais pas maintenant. Ils sont encore à table. Viens. (Ils se dirigent vers le perron avec Bertrand.)

BELVAL. Et ne puis-je avoir me venger ! Elle ne veut pas !

ENSEMBLE.

Air : Loterie.

Patience
Et prudence,
Bientôt arrivera l'instant,
Où peut-être
De ce traitre
Tombera l'orgueil éclatant.

SCÈNE III.

PHOEBUS, puis GEORGES.

(Au moment où ils disparaissent, Phoebus paraît à la grille; il regarde s'il n'y a personne, puis il descend rapidement la scène, en ouvrant la porte du salon de droite, et fait des signes pour appeler.)

PHOEBUS. Il m'a vu...
GEORGES, sortant du salon de droite. To voilà ! c'est bien ! Mes ordres ?

PHOEBUS. Ils sont exécutés...

GEORGES. Athénaïs ?...

PHOEBUS. Prévenue...

GEORGES. Les chevaux ?

PHOEBUS. Commandés...

GEORGES. Et la voiture ?

PHOEBUS. A dix heures, derrière le mur d'octroi.

GEORGES. A merveille... Tu as vu le notaire, et tu lui as remis ma lettre ?

PHOEBUS. Oui, monsieur le comte; mais je n'ai rien touché...

GEORGES. Comment ! malheureux, et tu ne me dis pas cela sur-le-champ... Mais alors tout est manqué.

PHOEBUS. Le notaire de madame Duresnel... pardon... de madame la comtesse, m'a dit avoir compté ce matin sa dot à votre mère...

GEORGES. A ma mère !... Ah ! je respire !... (A Phoebus.) Va, que tout soit fait comme il a été convenu, et surtout n'oublie pas le passeport ni les armes.

PHOEBUS. Rien ne sera oublié.

GEORGES. Va donc, à dix heures.

PHOEBUS, s'éloignant. A dix heures !...

GEORGES, un instant seul. Ma foi ! on en pensera ce qu'on voudra, ceux qui entreprennent d'enchaîner un lion ne doivent pas s'étonner de lui voir briser sa chaîne. Grâce à la dot de ma femme, que je n'ai pas, mais que j'aurai, j'enlève Athénaïs. Et fouette cocher ! en route pour l'Italie au ciel bleu ! (Se tournant du côté de la grille et riant.) Tiens ! qu'est-ce que je vois donc là-bas ? Mais non, je ne me trompe pas...

SCÈNE IV.

GEORGES, MIGNONETTE; elle est parée d'un riche costume de fantaisie.

MIGNONETTE, à la cantonnade. Cocher, vous m'attendrez... Prenez la file... (Elle se dirige vers le perron.)

GEORGES, l'arrêtant au passage. Halte-là, ma belle !

MIGNONETTE, d'un air précieux. Ah ! je vous salue, monsieur...

GEORGES. Quel ton ! C'est à ce bon Georges que l'on parle comme ça ?

MIGNONETTE. C'est comme ça qu'on doit parler à un manant de votre espèce.

GEORGES. Nous avons donc de la rancune ?

MIGNONETTE. Faites le gentil ! Savez-vous que vous avez failli me brouiller avec Duplan, et que je me suis vue au moment de retourner à mes huitres ?

GEORGES. Oh ! c'eût été dommage de changer pour changer si peu. Mais tout cela ne me dit pas quel heureux hasard me procure le plaisir de vous voir.

MIGNONETTE. Ce n'est pas un hasard.

GEORGES. Vous saviez que j'étais ici ?

MIGNONETTE. Je le savais.

GEORGES. Et ce que j'y suis venu faire ?

MIGNONETTE. Aussi.

GEORGES, lui prenant la taille. Sais-tu que tu es charmante sous ce costume ?...

MIGNONETTE. Vous trouvez ?... (Se reprenant.) Ah ! ça, c'est donc joli de faire la cour à une femme pendant qu'on en épouse une autre !

GEORGES. Mais ça se fait ! je te permettrais bien d'épouser Duplan, moi.

MIGNONETTE. Eh mais, il ne faudrait pas m'en désier.

GEORGES. Oui ? Eh bien ! dis que la paix est faite, ou je te déclare que je vais de ce pas chercher ton Duplan, n'importe où il est, que je lui cherche querelle et que je n'en fais qu'une bouchée.

MIGNONETTE. Ha ! le pauvre mouton ! je lui disais bien qu'il en serait le dindon, s'il s'obstinait à venir ici.

GEORGES, vivement. Il est ici !

MIGNONETTE. Ah! mon Dieu! voilà ce qu'il ne fallait pas dire! Mais bah! vous deviez bien le savoir tôt ou tard... Eh! bien oui, il est ici. Il a su par le père Tournillon, son nouveau maître d'armes, que vous deviez faire votre nocce aujourd'hui dans ce local. Pour lors il a invité tous ses amis à un bal masqué le même jour et dans le même endroit.

GEORGES, *fronçant le sourcil*. Ah! Duplan a osé avoir une idée pareille!

MIGNONETTE. Je lui ai bien dit que vous vous fâchiez; mais il était si monté, si monté!...

GEORGES, *après un instant de réflexion*. Voulez-vous me faire le plaisir de danser une contredanse avec moi, ma chère?

MIGNONETTE. Où ça?

GEORGES, *montrant le pavillon*. Là dedans... j'ai envie de faire aller mes jambes, et... je m'invite sans cérémonie.

MIGNONETTE. Mais il y a là bien des gens qui vous en veulent.

GEORGES. Eh! bien, ils me feront leurs confidences si cela leur convient. Je suis bon prince, moi! j'écouterai tout le monde.

MIGNONETTE, *donnant la main à Georges*. Ma loi! Georges, vous êtes un homme, et pas une poule mouillée. J'aime ça, moi, et si vous venez... eh bien!...

GEORGES, *regardant vers le salon de gauche*. On vient, c'est ma mère... Au revoir, ma petite Mignonette, au revoir.

MIGNONETTE. A bientôt; dépêchez-vous, je vous attends. *(Elle entre dans le pavillon.)*

SCÈNE V.

GEORGES, MARIANNE.

MARIANNE, *en grande toilette*. Ah! le voilà... Pourquoi que tu es là tout seul, au lieu d'être auprès de la femme?

GEORGES. Excusez-moi, ma mère.

MARIANNE. Je veux bien t'excuser, va... je sais que ça ne sera pas toujours comme ça, et que ce soir tu seras plus empressé, mauvais sujet... Rose est si gentille!...

GEORGES. Charmante, en effet, ma mère.

MARIANNE. Sapristi! s'il y en a qui veulent se payer gratis le spectacle d'une femme contente, ils n'ont qu'à me regarder... On peut bien dire que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie, comme disait c't'ancien acteur...

GEORGES, *à part*. Pauvre femme!... si elle savait!...

MARIANNE. Eh bien! quoi!... Tu as l'air tout chose... Est-ce que ça serait par hasard le chagrin du parti que tu as pris?...

GEORGES. Oh! ma mère!...

MARIANNE. Dame!... on ne t'a pas forcé... C'est toi un jour qu'es venu nous dire: Ma mère, c'est décidé: j'abomine mes erreurs passées, et si Rose veut encore de moi... J'ai eu d'abord quelques doutes... vu que j'étais payée pour ça... Mais Tournillon m'a fait comprendre que pour un militaire tout serment était chose respectable, et qu'on pouvait s'y fier... et à c't'heure, je suis tranquille...

GEORGES. Eh bien, ma mère, s'il faut l'avouer, c'est moi qui ne le suis pas... Je ne puis oublier que je vous ai déjà trompée une fois, ainsi que Rose, et j'ai bien peur que, malgré vous, ma bonne mère, vous ne l'ayez pas assez oublié pour me rendre toute votre confiance.

MARIANNE. Ma confiance. *(Tirant un portefeuille.)* Regarde donc cela.

GEORGES, *avec indifférence*. Qu'est-ce que cela, ma mère?...

MARIANNE. Ça, c'est un portefeuille dans quoi qu'il y a une fortune, soixante beaux chiffons de mille!... Ça, c'est la dot de Rose

qui va t'appartenir à toi aussi, grand vaurien... Et tu oses dire que je n'ai pas eu de confiance en toi...

GEORGES. J'en étais si peu digne!...

MARIANNE. Eh ben! tant pire, il ne sora pas dit que tu auras pu suspicionner les sentiments de l'auteur de tes jours... Ah! je n'ai pas confiance en toi?... *(Lui mettant le portefeuille dans la main.)* Allrape!...

GEORGES. Ah! non... nou...

MARIANNE. Cache-moi ça... j'entends la nocce... t'auras peut-être plus d'humeur noire à c't'heure... et tu ne refuseras pas d'embrasser ta mère...

GEORGES. Ma bonne mère!... *(A part.)* Oh! je crois que si je pouvais reculer!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TOURNILLON, M^{me} DURESNEL, LA MÈRE PASCAL, INVITÉS DES DEUX SEXES. *(Les gens de la nocce ont généralement un aspect grotesque; ce sont d'anciens militaires, amis de Tournillon, et des marchandes de la halle, affichant un luxe désordonné de dentelles et de bijoux.)*

ENSEMBLE.

Air de la Reine de Chypre.

Vive la foie!
En cet heureux jour,
Tout chagrin s'oublie,
On boit à l'amour.
Après la bombance
Vient l'instant du bal,
De la contredanse
Donnons le signal.

LA MÈRE PASCAL. Nous v'là, nous autres, nous étions las de rester assis et de nous fourrer un tas de chateries sous le nez...

MARIANNE. Et vous venez prendre un pouce d'air avec nous?

TOURNILLON. C'est d'autant mieux notre intention, femme rare, qu'on vient de nous inviter à passer dehors pour préparer la salle de bal...

MARIANNE. Comment! on chasse la mariée!... *(A Georges.)* Et tu souffre ça, toi, grand vainqueur!

GEORGES. J'aurais mauvaise grâce à m'on plaindre, ma mère, puisque cette circonstance nous ramène l'un vers l'autre. *(Il baise la main de M^{me} Duresnel.)*

MARIANNE. Va donc, freluquet... Ah! ça, et nous, qu'est-ce que nous allons faire en attendant que ces soignants de garçons aient débarrassé le plancher?

LA MÈRE PASCAL. C'est pas le tout qu'on s'amuse, faut avoir encore l'air de s'amuser.

MARIANNE. *(On entend l'orchestre du bal costumé qui exécute une polka.)* Tiens! il paraît qu'il y a encore une nocce par là!...

GEORGES, *à part*. La polka!... Et Mignonette à qui j'ai promis...

MARIANNE. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?... Georges, sais-tu?...

GEORGES. Moi, ma mère? nullement....

LA MÈRE PASCAL. Eh ben!... nom d'un petit bonhomme!... ils m'embêtent avec leur musique qu'est bonne à faire danser les singes...

MARIANNE. Mes enfants, il s'agit de leur montrer comment on dégoise une ronde à la halle au poisson.

TOUS. Oui, oui... une ronde!...

MARIANNE. Y soimez-vous?... *(Elle chante la ronde dont le refrain se reprend en chœur. On danse entre chaque couplet. Georges en profite pour entrer, sans être vu, dans le pavillon de gauche; M^{me} Duresnel se tient tristement assise à l'écart sur le banc de droite.)*

MARIANNE.

Air de Kriesel.

Jour et nuit, peine continue,
Partout des chants, partout des cris,

Toujours une épaisse cohue
De gens bouculés étourdis.
Voilà, mes amis *(ter)*.
La halle de Paris.

Quand Paris sommeille,
Vigilante abeille,
La halle s'éveille
Et pense au bien-être commun.
Vite qu'on étale,
Car la capitale
Bientôt à la halle,
Au réveil, doit venir à jeun.

REPRISE EN CHOEUR.

Jour et nuit, etc.

(On danse.)

TOURNILLON.

Richesse, indigence,
Chacun y dépense,
Si pour l'opulence
Elle a ses primeurs à prix fous.
La plus pauvre espèce
Quand la faim la presse
Trouve en sa détresse,
L'arlequin, la soupe à deux sous.

REPRISE EN CHOEUR.

Jour et nuit, etc.

(On danse.)

MARIANNE.

Les marchés s'empressent,
Les crieurs glapissent,
Les marchands maudissent,
Tout se confond en un grand cri.
Ou jure, on s'accroche,
Là-bas on se pioche,
Puis un son de cloche
Fait taire ce charivari.

REPRISE EN CHOEUR.

Jour et nuit, etc.

(On danse.)

(Vers la fin de la ronde, Belval paraît sur le Perron, et en apercevant M^{me} Duresnel, il descend l'escalier avec précaution et disparaît à droite.)

UN GARÇON, *sortant du salon de gauche et s'adressant à Marianne*. Le salon est libre.

MARIANNE. Vivat! la main aux dames.

LA MÈRE PASCAL. Et en avant la bando joyeuse! *(Sortie sur la reprise du chœur. On prend place pour le galop par lequel on rentre dans le salon. M^{me} Duresnel se lève et veut les suivre, quand Belval paraît et s'oppose à sa sortie.)*

SCÈNE VII.

M^{me} DURESNEL, BELVAL.

M^{me} DURESNEL. Ah!... Edouard! pourquoi êtes-vous venu?

BELVAL. Pour être bien sûr de mon malheur, madame!

M^{me} DURESNEL. Eh bien! vous avez vu. Parlez maintenant, quittez-moi.

BELVAL. Je vais partir, quitter la France; mais laissez-moi regarder encore ce visage aimé que je ne verrai plus qu'avec les yeux du souvenir.

M^{me} DURESNEL. Ne savez-vous pas que j'ai obéi à une impérieuse nécessité, et ne devriez-vous pas accuser le sort, au lieu de m'accuser moi-même?

BELVAL. Si j'accusais le sort, madame, j'accuserais aussi celui qui vous a fait cette destinée, et vous m'avez défendu les pensées de vengeance.

M^{me} DURESNEL, *vivement*. Je vous les défends encore, Edouard... Cet homme est sacré pour vous...

BELVAL. Mais, enfin, s'il vous trompait, s'il trompait sa mère!...

M^{me} DURESNEL. C'est impossible!...

BELVAL. Oh! alors, sachez-le bien, je me croirais dégoûté de mon serment!

M^{me} DURESNEL. Je vous le répète, Edouard,

c'est impossible... Mais on peut nous surprendre... séparons-nous, il le faut...

BELVAL. Ne me donnez-vous pas au moins une consolation? Ne me direz-vous pas un mot qui m'aide à vivre? Ne me dites pas que vous m'aimez; ne me dites pas que vous m'aimez un jour si vous êtes libre; dites-moi seulement que vous m'avez aimé.

M^{me} DUBESNRE, après avoir hésité. Eh bien! oui, je vous ai aimé, Edouard... oh! bien aimé! Mais cet amour de Rose Achard, la femme du colonel Dupuis ne le sait pas. Celle que vous aimez, et qui vous aimait, est morte aujourd'hui. (*Elle se dirige vers la sortie de droite; arrivée là, elle se retourne.*) Adieu! Edouard, adieu pour toujours! (*Elle entre dans la salle de gauche.*)

SCÈNE VIII.

BELVAL, DUPLAN.

BELVAL, seul. Pour toujours! et dire qu'il n'y a qu'un homme entre moi et la réalisation de tous mes rêves. Oh! ce Georges! ce Georges!

DUPLAN, paraissant sur le perron en domino noir et son masque à la main. Oh! ce Georges! ce Georges! Et penser que je n'ai pas eu assez de courage pour lui planter ma main sur la figure... Oh! s'il était moins sûr de son coup! (*Il descend le perron.*) Ah! te voilà, Belval!

BELVAL, le regardant. Qu'as-tu donc? tu as l'air tout bouleversé!

DUPLAN. Oh! si je ne me modérais pas!

BELVAL. Mais enfin, explique-toi. Qu'y a-t-il?

DUPLAN. Il y a que toi, moi et tous ceux qui sont là-dedans, nous venons d'être insultés de la façon la plus triviale. Imagine-toi que nous dansions tranquillement. Je figurais côte à côte avec Mignonette, et j'ose dire que tous les regards étaient fixés sur nous, lorsque tout à coup le silence le plus profond succède au joyeux tapage. Une voix venait d'annoncer M. Georges Dupuis, comte d'Abroads...

BELVAL. Jusque-là, je ne vois pas...

DUPLAN. Attends donc... Chacun était étonné et curieux. Moi, j'étais cloué à ma place par l'indignation, lorsqu'arrivé tout près de moi, il lève lentement la main et...

BELVAL. Et?..

DUPLAN. Et il la présente à Mignonette, en lui disant fort tranquillement: Me voici à vos ordres, ma chère... Et le croirais-tu, Belval? l'infâme Mignonette laisse tomber sa main dans celle de l'infâme Georges. Celui-ci fait un signe aux musiciens. Je dois reconnaître qu'il polka très-bien, le scélérat!

BELVAL. Et tu ne l'es pas opposé?..

DUPLAN. Je te l'ai dit; j'étais pétrifié. Les grandes émotions me font toujours cet effet-là. Cependant, à la longue, une crainte m'a pris; je me courais, j'ai eu peur de faire un malheur, et alors... ma foi!... j'ai pris un parti violent... je suis sorti.

BELVAL, haussant les épaules. Tu as bien fait... d'autant plus que je ne vois pas dans tout cela place pour une si grande colère. Tu es venu ici pour insulter Georges; Georges t'insulte, c'était son droit, et c'est à toi de voir ce que tu as à faire.

DUPLAN. Oh! ça ne se passera pas comme ça. Je m'en vais prendre trois leçons par jour du père Tournillon, et, dans quelques années d'ici, Georges en aura à découdre avec moi... Ah! mais!

SCÈNE IX.

BELVAL, DUPLAN, VERMINOT.

(*Fers la fin de la scène précédente, Verminot est entré par la grille du fond; il a semblé chercher quelqu'un; un garçon passe enfin, il l'arrête.*)

VERMINOT, au garçon. C'est ici qu'a lieu la noce de monsieur Georges Dupuis?

LE GARÇON. Oui, monsieur.

VERMINOT. Veuillez prévenir madame Tournillon, la mère du marié, que quelqu'un désirerait lui parler secrètement.

LE GARÇON. Ça suffit... (*Il entre dans le salon de droite.*)

DUPLAN, apercevant Verminot. Hein!... qu'est-ce?... Verminot ici?..

VERMINOT, à part. Aïe! aïe!... le patron! (*Haut.*) Moi-même!... Je viens pour une affaire... personnelle... J'ai su qu'on se mariait ici, et j'ai voulu avoir ma petite part dans la réjouissance. J'ai là de quoi faire rire le marié.

DUPLAN. C'est à Georges que vous en voulez?

VERMINOT. A lui ou à sa famille; c'est tout un.

DUPLAN, avec empressement. Ah! un mot, Verminot!... Tu permets, Belval?

BELVAL. Fais. (*Il s'éloigne.*) -

DUPLAN. Verminot, nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre. Il faut que vous me disiez ce qui vous amène. Venez-vous arrêter Georges?

VERMINOT. Oh! le soleil est couché. C'est mieux que cela!

DUPLAN, avec impatience. Parlez donc.

VERMINOT. Alors, voici le fait en deux mots: Le colonel Dupuis a fabriqué un magnifique faux que j'ai là en portefeuille.

DUPLAN, à part, joyeux. Ah! il y a donc un Dieu pour les poltrons! (*Haut.*) Belval, viens ici et écoute ce que dit ce brave homme.

VERMINOT. Oui, messieurs, le colonel a fait un faux.

BELVAL. Georges! un faux! Ah! le malheureux!

VERMINOT. Vous comprenez bien que je ne tiens nullement à envoyer M. Georges aux galères...

DUPLAN, vivement. Mais j'y tiens, moi; ça m'en débarrassera.

VERMINOT. Ce que je veux, c'est faire payer à la mère Tournillon ses grossières injures à mon égard. (*Se frottant les mains.*) Il faudra qu'elle finance, messieurs, il faudra qu'elle finance!

DUPLAN, après réflexion. De combien sont ces billets?

VERMINOT. Dix mille francs.

DUPLAN. Verminot, je vous en offre quinze mille.

VERMINOT. Ah! monsieur, considérez que mon intérêt me défend de les céder à ce prix.

BELVAL. Monsieur a raison. Je lui offre moi, vingt mille francs en échange de ces billets.

DUPLAN. Ah! Belval, ce n'est pas bien; tu vas sur mes brisées. Je conçois que tu veuilles te venger aussi, mais...

BELVAL. Me venger! oui, je le puis maintenant; mais pas aussi. Duplan, je pense à cette pauvre mère, la probité même; je pense à ce vieux soldat, dont l'honneur est la vie; je pense surtout à Rose et à son enfant. Il faut que ces billets soient anéantis; après, nous verrons.

DUPLAN. Nous verrons... nous verrons que Georges me tuera, qu'il te tuera, qu'il nous tuera tous. Je veux avoir ces billets, et je les aurai... Vous entendez, Verminot? je veux les avoir.

VERMINOT. Soit, monsieur! (*Bas.*) Vous savez que je n'ai rien à vous refuser. (*Il lui donne les billets en soupirant.* Haut.) Mais vous êtes bien dur au pauvre monde.

BELVAL. Oh! le malheureux! le malheureux!

SCÈNE X.

BELVAL, DUPLAN, VERMINOT, TOURNILLON, entrant de la droite.

TOURNILLON. Qui est-ce qui a demandé à parler à madame Tournillon?

VERMINOT. C'était moi, monsieur!

TOURNILLON. Ah! que lui voulez-vous? Bonjour, monsieur Duplan. (*Il lui tend la main.*)

VERMINOT. Mais c'était à elle-même.

TOURNILLON. Ne vous embarrassez pas de ça. Isidore Tournillon, son légitime époux... Je n'ai pas voulu que la brave femme se dérangeât au milieu de sa joie, vu que je suis bon pour répondre à sa place.

VERMINOT. Je suis désolé, monsieur; je venais proposer une affaire à madame votre épouse; mais j'ai rencontré M. Duplan, et... (*Soupirant*) et l'affaire est faite.

TOURNILLON. Une affaire! (*A Duplan.*) Qu'est-ce que ça veut dire?

DUPLAN. Ça veut dire, mon cher professeur, ça veut dire que vous avez pour beau-fils...

BELVAL, l'interrompant. Duplan, pas un mot de plus, je l'en supplie.

DUPLAN. Laisse-moi donc tranquille. Tout le monde le saura demain; la famille peut bien le savoir ce soir. (*A Tournillon.*) Je disais donc que vous avez pour beau-fils le plus infâme gredin qui soit au monde.

TOURNILLON, froidement. Si ce n'est que ça, je le savais.

DUPLAN. Oh! vous ne savez pas tout...

BELVAL. Duplan! c'est une indigne lâcheté que tu fais là.

TOURNILLON. Mais qu'y a-t-il? Voyons...

DUPLAN. Il y a que Georges, le viveur par excellence; Georges, le séducteur de femmes; Georges, le pourfendeur d'hommes; Georges, votre beau-fils; Georges, enfin...

BELVAL, voyant Georges paraître avec Mignonette, sur le perron. Le voici!...

DUPLAN. Lui!... (*A part.*) Je voudrais bien n'avoir rien dit! (*Il passe à droite.*)

VERMINOT, effrayé. Ça va se gâter... je me sauve... (*Il s'esquive par le fond.*)

TOURNILLON, à part. Je ne pourrai rien tirer d'eux... (*Voyant Verminot s'échapper.*) Ah! cet homme! il faudra bien qu'il parle... (*Il suit Verminot et disparaît aussi par le fond.*)

SCÈNE XI.

BELVAL, DUPLAN, GEORGES, MIGNONETTE.

GEORGES, descendant le perron avec Mignonette. Venez, chère amie... vous ne refuserez pas un quart d'heure de promenade sous ces arbres avec moi...

MIGNONETTE, minaudant. Est-ce qu'on peut rien vous refuser?..

DUPLAN. Oh! c'en est trop...

MIGNONETTE, quittant le bras de Georges. Duplan!...

GEORGES, retenant son bras. Restez donc, je vous prie... Ce cher Duplan!... je suis bien aise de te rencontrer pour te faire mes compliments... Ton bal est vraiment délicieux!

DUPLAN, furieux. Vous trouvez?..

GEORGES, narguant. Délicieux! parfait!

BELVAL, à Georges. A mon avis, une seule chose déparait tout à l'heure cette fête.

GEORGES. Laquelle?..

BELVAL. Votre présence!

DUPLAN, à part. Il se charge de briser les vitres; j'aime mieux ça.

GEORGES. Bah! vous avez voulu assister à ma noce; j'ai voulu assister à votre bal, quoi de plus juste! (*Parodiant.*) Fête pour fête, messeigneurs!

BELVAL. Nous pensons que pour cette insulte, vous devez une réparation.

MIGNONETTE, effrayée. Ah! mon Dieu!... une querelle!...

GEORGES, la retenant. Restez donc... (A Belval.) Sérieusement...

BELVAL. Sérieusement. GEORGES. Je ne vois à cela qu'une petite difficulté... C'est que moi, je ne suis pas disposé à vous répondre, du moins pour le moment.

BELVAL, avec mépris. Vous refusez?... GEORGES. J'ai dit que je refusais; Belval, j'épouse la somme que tu aimes, et je ne jurerais pas que cet amour ne soit pas pour quelque chose dans mon mariage. Je l'ai épousée ce matin; tu veux me tuer ce soir: je m'y attendais; mais je ne me prêterai pas à cette fantaisie, tu serais trop content.

BELVAL. Mais je puis vous forcer... GEORGES. Oh! que non.

DUPLAN, à part. Je voudrais bien être ailleurs.

BELVAL. Je dirai que vous êtes un lâche. GEORGES. Il y a dans les divers cimetières de Paris et d'ailleurs, trois ou quatre monuments en pierre qui te donneront un dementi formel.

BELVAL. O Georges! Georges! MIGNONETTE, faisant un mouvement. J'ai peur!

DUPLAN, à part. J'ai froid dans le dos. GEORGES. Restez donc... (A Duplan.) Quant à toi, Duplan, ça ira tout seul. Je ne me battrais pas avec toi non plus pour le moment, et je suis persuadé que tu en seras enchanté.

Sache, mon pauvre garçon, que tu m'as toujours fait l'effet, au moral, de ce qu'est au physique un vieil homme à bonnes fortunes. Je n'ai jamais pu m'empêcher de comparer ton appétit à un ratelier Fattet, tes amours à de faux mollets, et ta bravoure à une perruque.

DUPLAN, baissant la voix et d'un air furieux. En fait de faux tu dois t'y connaître.

GEORGES, pâlisant d'étonnement et de rage. Hein!... (Duplan se recule effrayé. Georges retrouve aussitôt son sang-froid et reconduit Mignonette jusqu'au perron.) Mille grâces... ma chère... vous pouvez rentrer...

MIGNONETTE. Georges, je vous en prie... GEORGES. Ne craignez donc rien. Je vais rejoindre ma femme.

MIGNONETTE. Ah! je me sens mal... Je vais prendre un verre de punch... Ça ma remettra. (Elle rentre.)

SCÈNE XII.

GEORGES, BELVAL, DUPLAN.

GEORGES, revenant vers Duplan avec une sueur concentrée. Maintenant, veux-tu répéter ce que tu viens de dire?

DUPLAN, effrayé. Moi?... Rien... je ne sais pas... (Il recule.)

BELVAL. Georges! regarde-moi! Le mot que Duplan vient de te jeter à la face, et qui t'a fait rougir et pâlir dans la même seconde, ce mot avait une signification, et, puisqu'il faut le dire; pour te forcer à te battre, je te le dirai Georges, souviens-toi des billets que tu as faits à Verminot.

GEORGES, blémissant. J'ai dit à Sigismond, le jour de sa mort, que mes secrets étaient mortels. Je vous le dis à vous aujourd'hui...

BELVAL. Alors, partons. DUPLAN, tremblant. Quoi! sur-le-champ, sous mettre ses affaires en ordre, (montrant son domino) ainsi... en costume.

GEORGES. Sous ce domino on ne te verra pas trembler. Je sais où trouver des épées, à dix heures je vous attendrai ici.

BELVAL. Soit! à dix heures. GEORGES. Ah! Duplan, j'ai vu là-dedans le

docteur Bertrand... N'oublie pas de l'amener, il pourra te servir.

DUPLAN, à part. Où diable me suis-je fourré!

ENSEMBLE.

AIR :

GEORGES.
Après un tel outrage,
D'épargner j'aurais tort,
Craignez tout de ma rage,
C'est un combat à mort.

DUPLAN.

Après un tel outrage,
Je suis sûr de mon sort,
A juger par sa rage,
Je suis un homme mort.

BELVAL.

Après un tel outrage,
J'affronterai le sort,
Dont menace sa rage;
C'est un combat à mort.

(Belval et Duplan entrent dans le pavillon.)

SCÈNE XIII.

GEORGES, puis MARIANNE.

GEORGES, d'abord seul. Voilà un incident qui pourra bien retarder mon départ de quelques minutes. Voyons si Phœbus est à son poste. (Il va vers la grille.)

MARIANNE, entrant. Ah ça, où est-il donc passé ce Tournillon?

GEORGES, à part. Ma mère!... MARIANNE, l'apercevant. Comment!... encore ici, toi?...

GEORGES. Ce n'est pas ma faute, ma mère... quelques ordres à donner... vous comprenez... dans un jour comme celui-ci.

MARIANNE. Ah! je te vois venir, garçon... C'est que tu as peur que la remise ne te manque de parole. Va donc, et si tu vois Tournillon, renvoie-le-moi le pauvre cher homme, il me manque, quoi!...

GEORGES. Oui, ma mère. (Il sort par la grille, côté droit. — La nuit arrive peu à peu.)

SCÈNE XIV.

MARIANNE, puis TOURNILLON.

MARIANNE, seule. C'est vrai ça... cet olibrius qui vient nous relancer jusqu'à la barrière... Qu'est-ce qu'il peut me vouloir?... J'ai beau me creuser la coloquinte...

TOURNILLON, entrant par le fond à gauche, sans voir MARIANNE et le front soucieux. Un faux!... l'enfant de ma femme!... un faux!... et personne ne rendra à une pauvre mère le service de la délivrer d'une pareille peste...

MARIANNE. Ah! ah!... te voilà, toi? TOURNILLON, effrayé. La femme!...

MARIANNE. Eh bien, qu'est-ce que c'était que ce particulier qui me demandait?

TOURNILLON, balbutiant. Oh! rien... rien, femme rare...

MARIANNE. Comment! rien?... alors pourquoi que tu as le faciès renversé comme ça?... faut que ça s'explique...

TOURNILLON, à part. Et moi qui n'ai jamais menti... (Haut.) Quand je dis rien, voilà la chose. (Cherchant ses mots.) C'est un ancien ami à moi... un vieux frère d'armes... avec qui que nous avons mangé du cheval ensemble sur la route de Smolensk... du temps de l'autre...

MARIANNE, d'un air de doute. Ah! un ancien ami à toi... qui vient ici... pour me parler!

TOURNILLON. C'est qu'il était dans le bal en face, un bal de vieux de la vieille... et quand il a su que j'étais là-dedans avec mon épouse, il a voulu l'être présenté... mais comme c'était pas le moment de le déranger, j'ai remis la chose...

MARIANNE. Et c'est ça qui t'a bouleversé, vieux renard? Voyons, parle... je le veux.

TOURNILLON. C'est que ce pauvre Chambrelan, il s'appelle Chambrelan, m'a raconté des aventures peu réjouissantes...

MARIANNE. Quoi donc, encore?

TOURNILLON, à part. Allons, du courage! (Haut.) Il faut te figurer, femme rare... (Il s'arrête, regarde MARIANNE, puis l'embrasse avec douleur.)

MARIANNE, surprise et joyeuse. Tiens! ce vieux chéri.

TOURNILLON, d'une voix tremblante. Faut te figurer que le vieux avait un fils... un pas grand'chose...

MARIANNE. Comme était Georges avant son changement de front...

TOURNILLON. Ah! mieux que ça... c'était un vrai bandit qui avait fait des faux...

MARIANNE, épouvantée. Des faux!...

TOURNILLON. On avait découvert le pot aux roses... et le jeune scélérat allait être arrêté, quand un autre vieux, un ami de mon ami, lui a fait la grâce de chercher querelle à son fils et de le tuer.

MARIANNE, avec douleur. Ah! le pauvre homme!... A sa place, j'en serais morte!...

TOURNILLON, hésitant. Pourtant... une supposition que le brigand aurait été aux galères?...

MARIANNE. Oh! j'en serais morte tout de même...

TOURNILLON, avec force. Mais tu serais morte deshonorée... toi et les tiens...

MARIANNE, tremblante. C'est vrai... l'ami de ton ami a bien fait...

TOURNILLON, vivement. C'est ton avis, femme rare?...

MARIANNE, s'emportant. Est-ce que je sais, moi?... Est-ce que tout ça me regarde?... Tu avais bien besoin de me rabâcher un tas d'histoires, que j'en ai l'âme tout à l'envers... Cette idée que Georges aurait pu tourner comme ça!... (Frissonnant.) Oh! je ne veux pas seulement y penser... Tiens! Tournillon, veux-tu me faire un plaisir?... Tu ne me re-parleras jamais de ton ami Cham... Chamb...

TOURNILLON. Chambrelan...

MARIANNE. Ces oiseaux-là, ça porte malheur dans une maison... Allons... viens-tu?...

TOURNILLON. Pas encore, j'aurais besoin de chasser le brouillard que ça m'a jeté sur le cerveau... Va devant, femme rare... je te rejoins dans un moment...

MARIANNE, joyeuse et faisant une révérence comique. La femme doit respect et obéissance, comme disait c'l'ancien acteur... Au revoir, monsieur Tournillon, au revoir. (Elle rentre dans le salon de droite.)

SCÈNE XV.

TOURNILLON, DURAND, BERTRAND.

TOURNILLON, à lui-même. Allons!... n'y a pas à balancer. (Il s'accoude sombre et pensif sur la petite table de droite. Au même moment on voit Duplan qui descend le perron avec Bertrand. Ils ont tous deux leurs dominos, et tiennent leurs masques à la main.)

BERTRAND, à Duplan. Du courage, mon ami, du courage.

DUPLAN, pâle. Ah! docteur, je ne me tiens plus.

BERTRAND. On on revient... ne suis-je pas là pour vous soigner... Vous ne pouvez reculer, la réputation de duelliste que vous m'avez prié de vous faire, vous le commandez... Tous vos amis sont doutent de ce qui va se passer...

DUPLAN. Ah! Belval n'est pas mon ami, sans cela il se serait présenté le premier.

BERTRAND. Vous avez tiré au sort, et c'est vous qu'il a désigné pour commencer.

DUPLAN. Mais je suis perdu! ce Georges va me tuer!

TOURNILLON, s'élançant. Georges!... Vous allez vous battre avec Georges?...
DUPLAN, bégayant. Ah! père Tournillon, je voudrais bien avoir le temps de prendre une leçon...

TOURNILLON. Auriez-vous peur, par hasard? DUPLAN. Non... (A part.) Pas par hasard. (Haut.) Mais c'est que ce Georges est terrible l'épée à la main... et puis... (Avec effroi.) ce qu'il disait tout à l'heure sur les cimetières et sur leurs monuments... Brr...

TOURNILLON. Que diable! un homme en vaut un autre...

DUPLAN. C'est égal!... je donnerais beaucoup pour avoir su mieux contenir la fougue de mon caractère.

TOURNILLON, à part. Oh! quelle idée! ce masque, ce domino... (Bas, et vivement.) Donneriez-vous... pour ce qu'ils vous ont coûté, bien entendu, les deux billets que vous a livrés cet usurier?...
DUPLAN, vivement. Oh! oui, oh! oui!...

TOURNILLON. Eh bien... mais... j'entends quelqu'un... Venez, venez, messieurs... (Il entraîne Duplan vers l'allée de droite, Bertrand le suit.) — Pendant cette scène, un garçon a allumé les lanternes placées de chaque côté de la grille.

SCÈNE XVI.

GEORGES, PHOEBUS, puis BERTRAND et un domino noir.

GEORGES, entrant par le fond suivi de Phœbus qui porte deux épées sous son bras. Il n'y a encore personne... l'heure n'est pas venue... attendons... (On entend les orchestres des deux salons qui jouent des contredances.) Tout va bien, la danse les occupe tous... ils ne viendront pas nous déranger... (Voyant entrer Bertrand suivi d'un domino noir.) Ah! messieurs, je vous salue... Vous êtes pressés, à ce que je vois... car il n'est pas l'heure... Mais où est donc Belval?
BERTRAND. Son tour viendra... nous pouvons toujours commencer, si vous le voulez bien...

GEORGES. Soit... (Voyant le domino se diriger vers le fond.) Mais pourquoi sortir? dehors il fait nuit, et il passe du monde... ici, il fait clair et nous serons tranquilles... Et puis se battre aux sons de cette musique, c'est original... (Bertrand s'approche du domino noir, qui fait un signe affirmatif.)
BERTRAND. Allons donc...

GEORGES, montrant Phœbus. Voici mon témoin... et voilà des épées... (Il en jette une aux pieds du domino, qui s'approche de lui, le regarde un instant avec hésitation; — Georges se met à rire; — le domino ramasse alors l'épée, la fait ployer, en essaie la pointe, puis va se mettre silencieusement en place.)
GEORGES. Mon pauvre Duplan! mais je vais te faire du mal. (Le domino frappe du pied avec impatience et se met en garde.) Ah! un instant donc! Quittons-nous nos habits? (Le domino fait un signe négatif.)
BERTRAND. C'est inutile...

GEORGES. Comme vous voudrez... (Au domino.) Mais ce domino, et surtout ce masque vont te gêner. (Nouveau signe négatif.)
BERTRAND. Nous désirons les conserver.

GEORGES, faisant ployer son épée. Après ça, c'est pittoresque, et puis ça empêchera qu'on voie la figure de carême. Dois-tu être pâle la-

dessous! (Le domino lui envoie un coup fouetté au visage; Georges n'a que le temps de parer; avec étonnement.) Ah ça, il est donc brave, cet animal-là! Ma foi! on apprend à tout âge! En garde! (Le combat commence; Georges est forcé de rompre.) Malpeste! les leçons du beau-père t'ont profité! un coup d'œil sûr! un poignet solide!... Saint-Georges en personne. (Rompant encore.) Bien joué! mais plus de peur que de mal!

BERTRAND, s'avançant. Vous êtes fatigués, messieurs, reposez-vous un instant!

GEORGES, abaissant son épée et consultant l'adversaire du regard. Volontiers. (Le domino fait signe qu'il y consent, et va s'appuyer contre le mur à droite. Georges dépose son épée sur le banc à gauche et s'assoit. Le docteur est au fond avec Phœbus. Moment de silence pendant lequel on entend la musique des deux bals. Georges appelant le docteur.) Docteur! (Bertrand vient à lui.) Voulez-vous me faire le plaisir de me tâter le pouls?

BERTRAND. Pour quoi faire?
GEORGES. Tâtez-toujours. (Le docteur lui tâte le pouls.) Eh bien?...
BERTRAND. Mais... en tenant compte de l'exercice forcé que vous venez de faire, je vous trouve le pouls tout à fait calme et régulier.

GEORGES. Je me porte bien, n'est-ce pas?
BERTRAND. Parfaitement.

GEORGES. Eh bien! docteur, votre science n'est qu'un mot.

BERTRAND. Comment?
GEORGES. Je suis extrêmement malade, et il est probable que dans cinq minutes, plus ou moins, je serai mort.

BERTRAND. Vous! pourquoi avoir une pareille idée?

GEORGES. Parce que c'est ainsi. Dans l'espace de temps que je vous ai dit, ce carême-prenant que vous voyez là-bas m'aura traité comme vous traitez les gens apoplectiques, et aura pratiqué sur mon individu une saignée qui me fera plus de mal que de bien. Il a un coup irrésistible et qui va juste au bon endroit. Je l'ai paré une fois, je ne le parerai pas deux. Vous allez voir ça.

BERTRAND, lui tâtant le pouls de nouveau et le regardant avec admiration. En ce cas, monsieur, vous êtes bien brave.

GEORGES. Peuh! il faut bien finir, une fois ou l'autre. Il n'y a qu'une chose qui me sâche, c'est de mourir de la main de ce bêta de Duplan. Enfin! je n'ai pas le choix. Allons! (Appelant.) Duplan! (Le domino ne bouge pas, Georges se lève et reprend son épée.) Duplan! Eh! là-bas! tu ne vois pas que je t'attends. (Le combat va recommencer; en ce moment Mignonette paraît sur le perron.)
MIGNONETTE, voyant ce qui se passe. Duplan! Georges!... Oh! les malheureux!... arrêtez...
GEORGES. Au diable la péronnelle!... Allons achever plus loin... Phœbus, ferme la grille... (Il sort précipitamment suivi de Bertrand, du domino et de Phœbus qui ferme la grille en dehors.)
MIGNONETTE, qui est descendue en scène. Mais ce n'est pas possible... il est moins grand que ça... pourtant... (Belval paraît sur le perron.) Ah! monsieur Belval!

SCÈNE XVII.

MIGNONETTE, BELVAL, puis MARIANNE, M^{me} DURESNEL, LES INVITÉS de la noce, et ceux du bal en costumes.

BELVAL, descendant vivement, à part. Elle sait tout.

MIGNONETTE, montrant le fond. Là... là... Georges qui se bat...

BELVAL. Ah! pourquoi ai-je laissé partir Duplan... (Il court à la grille et fait de vains efforts pour l'ouvrir.) Fermés!...

MIGNONETTE. Avec Duplan!... vous en êtes sûr!... Mais alors il va me l'écharper... (Criant.) Au secours!... au secours!... (La musique s'interrompt. On se précipite de tous côtés sur la scène: les femmes de la halle et les dames en costumes, les vieux troupiers et les dominos.)
MARIANNE. Qu'est-ce qui se passe donc ici?... Est-ce que le feu est à la maison?...

MIGNONETTE, l'entraînant par la main au fond. Voyez... voyez... là-bas...

MARIANNE. Des épées!... (Jetant un cri.) Ah! Georges! mon fils!...

M^{me} DURESNEL. Georges!...

BELVAL, se précipitant vers Marianne. N'approchez pas...

MARIANNE. Voulez-vous bien me laisser passer, vous, c'est mon enfant qu'ils vont tuer... Georges... (On entend au dehors un cri étouffé. Tout le monde détourne la tête avec effroi. — Marianne, cachant son visage dans ses mains.) Ah! quelqu'un est tombé... je n'ose pas regarder... (Aux personnes qui l'entourent.) Est-ce lui?... est-ce lui?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, TOURNILLON, puis DUPLAN et BERTRAND.

(On voit paraître à la grille Tournillon. Il est pâle et calme. Il s'approche lentement de sa femme.)
TOURNILLON, d'une voix douce. Marianne? (A ce mot, Marianne lève la tête, le regarde. — Interrogation que la douleur rend muette. — Tournillon lui tendant les bras.) Ma bonne Marianne!

MARIANNE, poussant un cri. Oh! je n'ai plus d'enfant!...

M^{me} DURESNEL. Pauvre mère!...

MARIANNE, avec la rage du désespoir. Mais celui qui l'a assassiné, tu le connais, toi?... et tu me diras qui c'est?... (Voyant entrer Duplan en domino noir, avec Bertrand.) Ah! c'est lui... je le reconnais... (Elle veut s'élanquer, mais les larmes la suffoquent et elle tombe dans les bras de M^{me} Duresnel, en s'écriant:) Mon pauvre enfant!... mon pauvre enfant!... (M^{me} Duresnel la dépose sur le banc et se met à ses genoux. Le docteur Bertrand lui donne des soins.)
BELVAL, s'approchant de Duplan dont tout le monde s'écarte avec une sorte de terreur mêlée de respect. Duplan, c'est mal... tu devais m'attendre...

DUPLAN. Plains-toi donc... La femme de Georges est veuve... C'est égal... maintenant que c'est fait, j'en suis fâché... que veux-tu? j'ai la main malheureuse.

MIGNONETTE, bas et d'un air méprisant. Sous le masque surtout...

DUPLAN. Hein?... (A part.) Elle me tient. (Bas.) Silence! je l'épouse!...

TOURNILLON, prenant la main de Bertrand et l'attirant à part. Monsieur le major, un mot. (Lui montrant Marianne.) Croyez-vous qu'elle en mourra?...

BERTRAND. Je crois que cette pauvre mère pleurera moins de larmes sur son fils mort qu'elle n'en eût pleuré sur son fils vivant...

TOURNILLON, d'une voix calme. En ce cas, que Dieu pardonne à Georges et à celui qui l'a tué!

FIN